

J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)



1. Quand se lève l'aurore vermeille
La trompette sonne le réveil

Et les troupes du Balilla
Sortent des tentes avec joie.



2. Ils vont, au cri de «Savoie!»,
Conquérir les monts alpins

Et respirent dans les bois
L'air pur et frais des sapins.



3. Puis avec avidité
Ils boivent le blanc charbon

Qui, en électricité,
Fournit toute la Nation.



4. En vertu de cette eau pure
Dado, dans un nouvel élan,

Sur la soupe va s'élançant,
Sa gamelle pour armure.



5. Le fumet du repas
Attire les vautours

Étoile leur dit avec amour
«A manger pour vous il y aura.»



6. La viande de bœuf restée
Elle met sur un rocher;

Du ciel, sur cette portion,
Fondent les aigles gloutons.



7. Avec les enfants ils lient
Très vite sympathie

Et en leur compagnie
Passent le mois d'août, ravis.



8. Le camp d'été terminé
Redescendent les fantassins

Derrière Dado transformé
En un porte-aigle romain.

A. RUBINO

Association des Amis de Robert Brasillach

Case postale 3763. CH-1211 Genève 3
brasillach@europae.ch
www.brasillach.ch

Conseil de direction :

Philippe Junod, président, Genève
Daniel Todeschini, trésorier, Genève
Peter Tame, vice-président, Belfast
Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile
Dugas, Anne Brassié, Bruno Bardèche,
Philippe d'Hugues

Cotisations : CHF 50.-/36 Euros. A doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

Suisse : Versement à l'ordre de P. Junod (ARB), ccp 17-636362-6 Genève.

France : chèque en Euros à l'ordre des ARB.

Belgique : ING, versement à l'ordre des ARB, compte 310-1663442-75, IBAN BE05 3101 6634 4275.

Autres pays : mandat postal international en CHF sur le ccp 17-636362-6-Genève

SOMMAIRE

- P. 2 : Le mot du président
P. 3 : En bref
Pp. 4-10 : Entretien posthume avec Robert Brasillach
P. 11-12 : Inutile de fusiller l'infréquentable, on en fait alors un immortel...
P. 13-21 : Presse : *Ceil pour œil* de Simone de Beauvoir
P. 22-24 : Poèmes de Fresnes
Pp. 25-26: Hommage : *Profession : critique de mode*
Pp. 27--29: Presse : NRH : *De la droite révolutionnaire à Histoire d'O*
Pp. 30 : Traductions : Robert Brasillach en espagnol et italien
Pp. 31-39 : Presse: 60^{ème} anniversaire de la mort de Robert Brasillach

Un numéro de printemps qui mord déjà bien sur l'été ; ne vous désolez pas, le suivant est prévu en septembre. Nous rattrapons peu à peu notre retard. La machine se rode.

Débordée à l'approche des examens, Cécile Dugas nous fait parvenir son introduction aux *Cahiers* n° 50 ; encore quelques coquilles à corriger et départ chez l'imprimeur !

Pour le plaisir de l'œil, nous reproduisons en couverture une planche datée de 1933 du dessinateur Antonio RUBINO, le maestro italien de la B.D. enfantine, au sommet de son art dans les années 30, récemment réédité par ACTES SUD – L'AN 2. Pratiquement méconnu du public francophone, Rubino reprendra sa collaboration à partir de 1931 au *Corrierino*, contant les exploits du Ballila Dado et de sa petite sœur Etoile, dans un style résolument influencé par l'art déco et marqué par un futurisme architectural largement rallié à l'esthétique culturelle ambiante. Dès 1933 nos deux héros seront rejoints par Lio, créé précédemment pour le journal *Le Ballila*. L'auteur renvoie aux thèmes fondateurs que Mussolini tentera –trop tard pour l'époque- de ressusciter avec la République sociale italienne. La série se clôt avec une célébration de l'An XIII, commémorant la marche sur Rome de 1921. Rubino insiste sur les préoccupations sociales, la bataille du grain et la réforme agraire, les grands chantiers... Mais la série pour les enfants entend d'abord inculquer, sur fond des camps de jeunesse, les valeurs centrées autour de l'honneur, de la fidélité, de la solidarité et du don de soi, de la générosité... Cette amitié et cette jeunesse qui inspireront de si belles pages au Poète de Fresnes.

Une fois de plus, notre famille est en deuil, frappée par la disparition du journaliste Jean-Claude Valla, mort d'un cancer le 25 février, à l'âge de 65 ans. Il a exercé son métier à *Valeurs actuelles*, *Éléments*, *Magazine Hebdo*, *Minute*, le *Figaro Magazine*. Sa collection *Les Cahiers Libres d'Histoire* ne lui ont pas fait que des amis chez les Maîtres censeurs qui n'ont pas ménagé leurs efforts dans leurs campagnes de diabolisation d'un homme aussi indépendant que dérangeant. Nous lui rendrons hommage dans notre prochain Bulletin.

LES CAHIERS HENRI BERAUD publie un numéro XVI vraiment exceptionnel intitulé « De Profundis Clamavi. Testament d'un condamné à mort ». Le texte est entièrement rédigé par Jean Butin, qui est avec Francis Bergeron, le meilleur connaisseur de l'œuvre de Béraud. Il s'agit d'un dialogue, imaginaire évidemment, mais entièrement basé sur des faits réels, entre Béraud, condamné à mort et attendant dans sa cellule su sa grâce va être prononcée, et les personnages qui ont marqués sa vie. Son père tout d'abord, qui évoque l'enfance de l'écrivain et sa jeunesse tumultueuse à Lyon, ainsi que ses premiers poèmes ; les femmes qui ont compté dans la vie de Béraud, Marthe Deladune qui évoque la vie de bohème à Montmartre, Marise qui évoque la période des grands reportages à travers l'Europe, et enfin Germaine Anglade et la période des Trois bicoques. Enfin, c'est Mauriac qui fait revivre l'époque difficile de la guerre, de l'épuration et de l'inique procès. Ce texte est beau, bien écrit et fort émouvant. Il constitue à lui seul une nouvelle biographie simplifiée de l'auteur du « Vitriol de lune » et pourra être lu ou récité en public comme une pièce de théâtre. De plus, quantité de personnages célèbres sont évoqués au passage ; citons Mistinguett, Tino Rossi, Maurice Chevalier, Pierre Dudan, Berthe Sylva, Jean Lumière, Brasillach, Charles Maurras, Marcel Achard... Rappelons que Jean Butin est l'auteur de trois autres ouvrages sur Béraud. Si le premier, le plus complet, est malheureusement introuvable, on peut encore se procurer celui paru aux éditions Lugd en 1996 en écrivant à l'Association rétaise des amis de Béraud BP 3 F-17111-Loix-en-Ré France. C'est évidemment à la même adresse qu'on commandera le tome XVI des cahiers.

Altair 136, juin 2008

Il y avait longtemps que nous n'avions plus reçu le *BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE ROBERT BRASILLACH*. Ce fut donc une bonne surprise que ce n°113, fort copieux, qui traite de nombreux sujets. « Important manuscrit de jeunesse de Robert Brasillach » : il s'agit de pastiches écrits entre 1908 et 1925, qui, nous l'espérons, seront bientôt rendus disponibles au lecteur. « Bardèche et Brasillach en bibliothèques » : Pascal Manuel Heu a recensé les

bibliothèques publiques de Paris et des environs. « Ceux qui nous ont quitté » traite principalement de Suzanne, la sœur de Brasillach et épouse de Bardèche, récemment décédée, ainsi que de Christian de la Mazière. Des polémiques, à propos du « Corneille » de Brasillach, puis de la prétendue homosexualité de cet auteur, jamais prouvée. De nombreux extraits de presse, où notre « Altair » n'est pas oubliée. Des poèmes enfin, en l'honneur de l'auteur de « Comme le temps passe » : on remarquera les noms de Joël Laloux, Constance Burg et Jean Pierre Hamblenne. Il n'est pas nécessaire de dire, je pense, à quel point cette lecture nous a plu. Association des amis de Robert Brasillach, case postale 3763, CH-1211-Genève 3 Suisse.

Altair n°137, septembre 2008

CAHIERS DES AMIS DE ROBERT BRASILLACH, case postale 3763 CH-1211-Genève 3 Suisse. C'est un très volumineux volume (près de 400 pages !) qui constitue le numéro 44/45 des cahiers de cette sympathique association. Une matière fort abondante, donc, parmi laquelle nous épingleons, avec beaucoup d'émotion, un texte du regretté René Pellegrin, qui fut l'un des fondateurs de notre revue et son premier abonné. Anne Brassié nous parle des romans de Brasillach dans un article au titre évocateur : « Il faut aimer le bonheur avant tout ». Séverine Souville traite de l'Espagne dans les romans de Robert Brasillach. Georges Laffly analyse les « poèmes 44 ». Jean Madiran démonte un faux utilisé par un écrivain de troisième zone pour salir notre écrivain. Et enfin, ce qui manquait depuis longtemps : une bibliographie des écrits de et sur Robert Brasillach, y compris les thèses universitaires, établie par Alain de Benoist. Les trois ouvrages édités par nos soins ne sont pas oubliés ! Nous ne pouvons que conseiller ce numéro, qui contient en outre de larges extraits des œuvres de l'auteur de « Comme le temps passe ».

Contient en outre de larges extraits des œuvres de l'auteur de « Comme le temps passe ».

Altair 110, Noël 2001

C'est le printemps, par une belle matinée. Assis sous le vélum léger de *Lipp*, Robert Brasillach m'attend. Son regard, large et noir, protégé de grosses lunettes rondes, me reconnut aussitôt avant que j'eusse fait un signe. Une tendre lumière de mai vernissait les toits et les arbres du boulevard Saint-Germain. Le clocher de l'église, les bruits lointains du Quartier latin proposaient ces nuances délicates que les descriptions parisiennes de Brasillach savaient traduire si délicatement. L'heure était aux confessions. J'entrais dans le vif du sujet¹ :

Marie Lepetitcorps – Ca n'a pas dû toujours être simple de vivre loin des vôtres, qui plus est en camps d'internement, alors revoir Paris après toutes ces années :

Robert Brasillach : - « *Quand j'étais prisonnier, un de mes camarades avait un admirable talent, qui consistait à imiter le bruit du métro : les portillons, le démarrage, le coup de sifflet, rien n'y manquait. En outre, il connaissait à peu près par cœur la liste des stations, il nous la récitait sans faute comme un chapelet prestigieux. On se rangeait autour de lui comme à un office, et il commençait sa litanie merveilleuse, agrémentés de bruits. Aucun poème ne m'a jamais paru valoir la succession de mots Châtelet, Cité, Saint-Michel, Odéon, qui ranimait pour moi cette patrie grise et scintillante, peuplée par la jeunesse et bornée par mes souvenirs. Et voici maintenant j'y avais abordé à nouveau, comme dans l'île des vacances. M'en laisserais-je jamais arracher ?* » (Brasillach marque une pause. L'air rêveur.)

- « *Je n'avais sur le dos qu'un vieux sac de montagne, souvenir d'anciennes étapes de camping, où j'avais rassemblé, à la veille*

de la retraite, tout ce qui me serait nécessaire pendant ces quarante mois que je ne prévoyais point. Je tenais le surplus dans une petite boîte carrée de carton et l'ancienne musette de mon masque à gaz réglementaire. D'autres étaient encore encombrés de valises et de sac, mais j'avais laissé au camp les livres que j'avais reçu pendant ma captivité. J'aime aborder la vie sans bagage, et c'était la vie que j'abordais une fois de plus, passée, cette fois, la trentaine... » (il s'arrête à nouveau puis reprend)

- « *Mais si j'aime mon passé, je sais aussi attendre avec une curiosité immense les promesses de l'avenir, et j'ai confiance en lui pour l'écouter au milieu du pire malheur* »²

Marie Lepetitcorps – Une photo montage aura suffi à votre perte :

Robert Brasillach : « *Le prétexte le plus étonnant suffit à légitimer les contributions les plus arbitraires* »³.

Marie Lepetitcorps – A l'instar du regretté Volkoff, on ne vous sent toujours, finalement, que moyennement démocrate :

Robert Brasillach – « *Tout le monde connaît les vers de Cinna, assez médiocres dans leur rythme d'ailleurs, où Corneille exprime sa méfiance à l'égard de la démocratie, pour des raisons qui n'ont cessé d'être valables. Voici le suffrage universel :*

Mais quand le peuple est maître, il n'agit qu'en tumulte :

La voix de la raison jamais ne se consulte. Voici le « pas d'ennemis à gauche », la domination des extrémistes :

Les honneurs sont rendus aux plus ambitieux,

L'autorité livrée aux plus séditions.

¹ Vous pouvez retrouver l'intégralité des propos de l'auteur dans son œuvre. Bonne lecture ! A consommer sans modération...

² *Six heures à perdre*, roman (Plon 1944)

³ *Bérénice ou la Reine de Césarée*, théâtre (Les sept Couleurs, 1954)

*Voici les députés, l'impossibilité de toute réforme gouvernementale :
 Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
 Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
 Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
 De peur de le laisser à celui qui les suit.
 Voici l'augmentation du traitement des parlementaires, le pillage du budget, les subventions, la complicité de la droite et de la gauche :
 Comme ils ont peu de part aux biens dont ils ordonnent,
 Dans le champ du public largement ils moissonnent,
 Assurés que chacun leur pardonne aisément,
 Espérant à son tour un pareil traitement.
 Et voici la conclusion immortelle :
 Le pire des Etats, c'est l'Etat populaire ».*

Marie Lepetitcorps – Corneille, on le voit dans vos propos, aura tenu une place importante dans votre formation intellectuelle, votre œuvre :

Robert Brasillach : *« Contre les vieillards attachés à leur place et à leur protection, contre la dictature des masses, c'est évidemment son aristocratism natif, son dédain de jeune conquérant, sa fierté, qui a dressé tout d'abord Pierre Corneille. Tout se tient dans son système d'humeurs et de réactions, et l'anarchisme léger des comédies de jeunesse l'amène assez vite à ses thèmes politiques les plus chers : ce n'est pas la seule analogie qu'il ait avec Barrès.*

Il gardera toujours quelque chose de cet impérialisme. Si nous pouvons y trouver aujourd'hui d'assez vifs plaisirs, c'est qu'il l'a toujours traduit de manière théâtrale, et qu'il semble avoir prévu, en même temps, des vertus dramatiques très modernes ».

Marie Lepetitcorps – De la Rome décadente à l'Europe technocratique :

Robert Brasillach – *« Nicomède n'est pas autre chose, où tout en reconnaissant la*

grandeur de l'Empire, le jeune prince héroïque tente de faire retrouver à un père indigne, à un frère naïf, la grandeur propre de sa patrie. Et si le père est inconvertible, le fils finit par comprendre, lui qui pourtant, ainsi que nous l'expliquait jadis André Bellessort dans la classe de Louis-Le-Grand, est pareil au fils d'un rajah hindou élevé à Oxford, et qui revient persuadé que rien n'est meilleur que l'armée anglaise, la politique anglaise et le plus-pudding anglais. C'est contre de tels avilissements que luttent les héros chers à Pierre Corneille »¹

Marie Lepetitcorps – Vous avez eu l'occasion de parler avec un allemand un jour, de la guerre et de ses vertus auxquelles il semblait si attaché, il professait alors une singulière estime pour les Français, à cause de quelques batailles :

Robert Brasillach : *« N'allons pas trop loin, lui ai-je dit. Je ne crois pas à cette estime, à cet amour, fondé sur la bataille. Ce serait une étrange politique que de se faire la guerre, de se tuer (et je ne veux pas vous parler d'autre chose, des villes prises, des femmes et des enfants fusillés, car après tout, il y a eu aussi cela dans votre, dans notre guerre), que de se tuer pour s'estimer ensuite. Je n'aime pas beaucoup ce romantisme du guerrier. Nous ne sommes plus au Moyen Age. Si nos armées n'étaient pas faites que de chevaliers qui combattent par choix et par liberté, quelle plus grande beauté humaine pourrait-il y avoir que la guerre ? Mais il y a un tas de pauvres bougres qui n'ont aucun besoin de tant d'héroïsme théâtral. La guerre est belle si on la veut : quand on ne la veut pas, que diriez-vous ? Je crois qu'il faut chercher ailleurs, que voulez-vous, sa justification. Ailleurs que dans sa beauté. Contentons-nous de dire qu'elle est une épidémie terrible, et dans une épidémie l'homme aussi à l'occasion de montrer sa grandeur, comme dans toute sa souffrance*

¹ Corneille, essai (Fayard, 1938)

et tout occasion de risque. C'est déjà suffisant ».

Marie Lepetitcorps – Vous avez toujours été sensible au charme de la vie, à ce Paris animé par les étudiants, le rire des enfants, le chant des oiseaux :

Robert Brasillach – *« A Montmartre, à Vaugirad, à Sainte Geneviève, les coteaux de Paris présentaient leurs trésors, connus seulement des amateurs véritables de la ville : les charrettes à bras chargées de fruits, les boutiques étroites et froides, les vieilles portes où pendent les cages à oiseaux, et les enfants montés sur patins à roulette, qui courent sur les trottoirs et dans les rues désertes ».*

Marie Lepetitcorps – Un monde où il est difficile d'être adulte, de trouver sa place, ainsi de René le « frère » de Florence dans votre premier roman :

Robert Brasillach – *« Il s'apercevait déjà que vivre, c'est trahir à chaque instant son passé le plus cher, mais il bénissait le destin que cette trahison s'accomplit avec des personnages aussi futiles et aussi irréels. Il commençait sa vie d'adolescent avec les fantômes, les illusions, et sans doute en resterait-il marqué jusqu'à la fin de ses jours, et ne réussirait-il plus jamais à croire tout à fait au sérieux de l'existence. C'était mieux ainsi, c'était mieux qu'il oublîât l'île de son enfance, et le petit compagnon de jadis, avec les marionnettes et les comédiens : la trahison lui paraissait moins substantielle. Il avait l'amitié, la camaraderie, les querelles, la gaieté »²*

Marie Lepetitcorps – Un monde presque irréel, plus proche du conte que de la réalité (De la charité, de la justice) :

Robert Brasillach – *« Content de son sort, un marchand d'oiseau peut aimer un Chevreau content de son sort. Je crois que l'amour est interdit entre deux mécontents qui ne vivent pas sur la même planète. Il ne peut amener que les pires catastrophes,*

parce qu'il trouble un ordre que je trouve abominable, l'ordre de ce monde qui tient par la force de l'habitude, et probablement pas pour très longtemps. (...) comment voulez-vous qu'on ne désire pas remplacer ce qui est, et permettre de nouveau à la charité, à la fantaisie du cœur, aux coups de tête de la folie et de l'amour, au sacrifice et à l'adoption, de se faire une place sur la terre ? »⁴.

Marie Lepetitcorps – vous, Robert Brasillach vous avez vos romans, le théâtre : quel jugement portiez-vous à l'époque sur la littérature :

Robert Brasillach – *« Sur un plan très supérieur, on se disait que cette période extraordinaire de 1900 à 1914, qui va de l'Enquête sur la Monarchie aux mystères de Péguy, en passant par le renouvellement de Barrès, le romantisme féminin, les drames de Claudel, les grandes œuvres de Gide, et au bout de laquelle, obscur et magnifique, débute Marcel Proust, est une des plus fécondes périodes de l'histoire des lettres françaises. La preuve est que nous en vivons encore et que nous avons rien ajouté »⁵.*

Marie Lepetitcorps – Cependant, à l'origine de tout cela, il y a la poésie grecque que vous avez formidablement dépoussiérée dans votre remarquable anthologie :

Robert Brasillach – *« Définir en quelques lignes la poésie de la Grèce antique est une tâche si insoutenable qu'il n'est pas possible de même y songer. Mais le monde est ainsi fait, mais la culture est si oubliée, mais les écoles ont si vite remplacé la saveur des chants anciens par le plus morose des mâchonnements de textes, qu'il faut bien prévenir, tout simplement, les oublieux, qu'ils se trouvent devant le trésor où ont puisé, au cours des siècles, aussi bien que les latins que les Français, les Anglais que les Allemands ou les*

² *Comme le temps passe*, roman (Plon, 1937)

⁴ *Le Marchand d'oiseaux*, roman (Plon, 1936).

⁵ *Portraits*, essai (Plon, 1935).

Italiens. Chacun suivant sa chance et suivant son goût, ils sont allés tirer de ces éternelles carrières les marbres mutilés mais rayonnants qui brillent dans leurs musées, les uns demandant aux Grecs l'ordre, d'autre la passion, d'autres le soleil et d'autre la nuit des initiations éleusiniennes, et Racine comme Chénier, Nietzsche comme Hölderlin, Shakespeare comme Pétrarque et comme d'Annunzio, ou l'ombre encore si proche de Jean Giraudoux, sont là pour nous dire que la Grèce n'a jamais cessé d'être vivante »⁶.

Marie Lepetitcorps – Ces quelques heures qui vous restez à vivre, ces quelques jours où vous avez dû vous cacher de la déréliction des hommes, de l'épuration, vous retrouve avec vous-même finalement, seul face à Thémis, devait rajouter à la tragédie de votre destin :

Robert Brasillach – *« Tout tourne autour du monologue, puisque le monologue pose la grande question humaine, celle du pourquoi de l'existence : être ou ne pas être. Cela, tout le monde le sait. Mais on sait moins qu'à la fin de la pièce, une minute avant le duel, Hamlet a résolu le dilemme. Il va se battre ; il a déjà dit : "J'accepte mon destin". Et maintenant, il dit : Let be. Ce qui signifie : "Laissons aller les choses". Mais la traduction française laisse de côté l'essentiel (en russe, on pourrait traduire à la fois le sens caché et le sens apparent). Car l'essentiel est la réponse au monologue : To be or not to be ? Réponse : "J'accepte, let be" ».*

Marie Lepetitcorps – Les années trente allaient vous jeter, face aux formidables événements qui se profilaient, dans un tourbillon bien enivrant :

Robert Brasillach – *« L'APRÈS-GUERRE agonisait doucement. Les conséquences du krach américain de 1929 ne s'étaient pas fait sentir tout de suite en France et le ministère Tardieu avait pu paraître auréolé des plus gentilles promesses.*

L'industrie pourtant commençait de ressentir les contrecoups de la crise, et partout l'univers devenait muet, feutré et sournois. Tout doucement, le communisme s'organisait en profondeur, mais on affectait de n'y point croire. Une conspiration de francs-maçons, de cléricaux et de révolutionnaires renversaient la monarchie espagnole en 1931 et Pierre Gaxotte pouvait s'écrier dans Je suis partout : "Cette fois, c'est à notre porte". non moins profondément, l'Allemagne se renforçait, et à chaque saison, on agitait quelque épouvantail nouveau de l'autre côté du Rhin ».

Marie Lepetitcorps – Et bien sûr, il y eut l'étrange affaire Stavisky qui ferait presque sourire nos contemporains mais qui prit à l'époque des proportions insoupçonnées :

Robert Brasillach – *« Il y avait eu des manifestations presque tous les jours pendant le mois de janvier 1934. Le 27 janvier, à la suite de l'une d'elles, le cabinet Chautemps, qui avait obtenu sa majorité à la Chambre démissionnait. On appelait au pouvoir des hommes qui avaient une réputation d'énergie, Daladier, président du conseil, Frot, ministre de l'Intérieur, mais l'énerverement continuait. Pourtant, l'habitude aidant, on ne pensait pas que le 6 février serait plus grave que d'autres journées ».*

Marie Lepetitcorps – Et pourtant, il ne fallut pas grand-chose ce jour-là pour que le vent de la révolte l'emporte, qu'un vent nouveau souffle et apporte, telle l'hirondelle, un nouveau printemps :

Robert Brasillach – *« Et il n'y avait plus d'opinions, et les communistes s'accordaient avec les nationalistes, et le matin l'Humanité avait publié un appel pour demander à ses troupes de se joindre aux Anciens Combattants. Une immense espérance naissait dans le sang, l'espérance de la Révolution nationale, cette Révolution dont le vieux Clemenceau avait dit qu'elle était impossible » tant que*

⁶ Anthologie de la poésie grecque (Stock, 1950).

les bourgeois ne se seraient pas fait tuer place de la Concorde ». Elle se formait à travers cette nuit tragique, où couraient les bruits les plus divers, la démission de Président de la République, l'annonce de centaines de morts, la griserie, la colère, l'inquiétude. Au Weber, les blessés étaient étendus, et Mgr de Luppé, avec ses ornements épiscopaux, venait les bénir. Le couple divin, le Courage et la Peur, comme l'a écrit Drieu la Rochelle qui a si bien senti cette nuit exaltante, s'était reformé et parcourait les rues ».

Marie Lepetitcorps – On peut donc légitimement regretter les errements, les renoncements des uns et des autres, de gauche comme de droite :

Robert Brasillach – « Pour nous, nous n'avons pas à renier le 6 février. Chaque année, nous allons porter des violettes place de la concorde, devant cette fontaine devenue cénotaphe (un cénotaphe devenu de plus en plus vide), en souvenir de vingt-deux morts. Chaque année la foule diminue, parce que les patriotes français sont oublieux par nature. Seuls les révolutionnaires ont compris le sens des mythes et des cérémonies. Mais si le 6 fut un mauvais complot, ce fut une instinctive et magnifique révolte, ce fut une nuit de sacrifice, qui reste dans notre souvenir avec son odeur, son vent froid, ses pâles figures courantes, ces groupes humains au bord des trottoirs, son espérance invincible d'une Révolution nationale, la naissance exacte du nationalisme social de notre pays. Qu'importe si, plus tard, tout a été exploité, par la droite et par la gauche, de ce feu brûlant, de ces morts qui ont été purs. On n'empêchera pas ce qui a été d'avoir été ».

Marie Lepetitcorps – Vous connûtes également une « révolution des âmes » et à l'heure de la « Terreur rose » (Front Populaire) avec vos amis partiez sur les traces de Péguy :

Robert Brasillach – « Anciens admirateurs de Péguy, nous parlions depuis longtemps de faire le pèlerinage de Chartres. Nous

n'étions pas tous férus de marche, certes, et ville, et puis nous voulions voir. Les jeunes gens commençaient alors à courir les routes, à dormir dehors. Notre premier pèlerinage est de l'ascension de 1936, par un temps frais et pluvieux. (...) J'avais emprunté à Jean Effel, pour partir, un sac de campeur qu'il avait apporté de Russie, et que nous blaguions beaucoup parce qu'il était de qualité assez médiocre, que ses cuirs se déchiraient comme du papier, et qu'il nous inspirait les doutes les plus vifs sur l'industrie et l'armée soviétiques. J'ai pourtant gardé depuis lors ce « sac de Komsomol » et je ne méconnais pas l'humour qu'il y a à le traîner aujourd'hui dans mes déplacements ».

Marie Lepetitcorps – C'est d'ailleurs à cette époque que vous voyageâtes à travers l'Europe, curieux de tout, mais surtout sensible aux bouleversements qui secouaient de la cave au grenier notre « vieille Europe » et dont Léon Degrelle allait apparaître comme le symbole entre autres de ce renouveau :

Robert Brasillach – « A son sujet, Bertrand de Jouvenel évoquait un jour ces garçons autour de qui, dans les lycées et les collèges, on se range naturellement, qui font la loi dans la classe, que l'on aime et que l'on admire. Et, bien que la plupart du temps, ces admirations ne survivent pas à l'âge d'hommes, il déclarait trouver en Léon Degrelle, comme un souvenir du « dictateur des cours de récréation » qui avait dû être. Il y eut chez Léon Degrelle quelque chose du Dargelos des Enfants terribles, ("l'élève Dargelos était le coq du collège") qui savait se battre à coups de boules de neige »⁷.

Marie Lepetitcorps – De farces et de bons mots, le « Rex Appeal » face aux « Banxters », de sagesse et de conviction également, de foi surtout :

Robert Brasillach – « C'est Notre-Dame-de-la-Sagesse qui apprendra au jeune

⁷ Notre avant-guerre, souvenirs (Plon, 1941).

homme et à ses pareils le chemin qu'ils doivent suivre désormais :

*Vous nous direz où doit passer la route
Et avec quels outils nos mains vont la tracer...*

Notre idéal n'est pas demain mais chaque jour...

Comme un soldat qui marche au pas sur la chaussée,

Nous irons humblement apprendre le devoir...

Déjà, Léon Degrelle ne l'ignorait pas. Déjà, il avait commencé de construire cette route faite pour d'autres, où tant d'hommes, il l'espérait, allaient passer. Et désormais sa propre histoire va se confondre avec celle de son mouvement et de son parti »⁸.

Marie Lepetitcorps – Vous-même, votre œuvre, allaient se confondre avec votre exécution inique :

Robert Brasillach – *« Ceux qui meurent peu après la trentaine ne sont pas des consolidateurs, mais sont des fondateurs. Ils apportent au monde l'exemple étincelant de leur vitalité, leurs mystères, leurs conquêtes. Hâtivement, ils montrent quelques routes à la lueur de leur jeunesse toujours présente. Ils éblouissent, ils interprètent, ils émerveillent. Dieu a choisi, dans son apparence terrestre, d'être pareil à ces être-là, de mourir à l'âge d'Alexandre. Autour de vous, hommes ou femmes, vous avez connu de ces apparitions un peu exaltantes, un peu mystérieuses. Elles brûlent leur propre vie, parfois celle d'autrui, mais elles donnent la flamme, l'avenir. On n'imaginerait pas Alexandre vieilli et sage, législateur de l'Orient : son rôle est de mettre face à face l'Occident et l'Orient. Après, débrouillez-vous ! Tels ces êtres qui disparaissent avant les tares, avant l'équilibre, avant leur propre réussite. Ils ne sont pas venus apporter la paix mais l'épée »⁹.*

⁸ Léon Degrelle et l'avenir de « Rex », éd Le Jeune Européen.

⁹ *Les sept couleurs*, roman (Plon, 1939).

Marie Lepetitcorps – Et pour vous, l'épée, ne serait-ce Roger Nimier qui la portera avec le plus d'éclat :

Robert Brasillach – *« C'est un des mystère les plus profonds de l'homme, l'un des plus beaux et des plus consolants que cette survivance, ou plutôt cette surgie d'un être dans un être qui lui est proche, à un moment de la vie. Chacun de nous peut sentir autour de lui, en lui, revivre ceux qu'aime son sang, s'il est assez attentif aux puissances qui le dépassent et le soutiennent... À mesure qu'il avance dans la vie, il sent sa vie reprendre une autre vie, parfois la dépasser, réaliser les rêves que l'autre n'avait pu réaliser, parfois être inférieur. S'il va plus loin, il est heureux. Heureux non pas d'un bonheur personnel, mais d'un bonheur qui est plus grand que lui. Car il lui semble alors qu'un effort est payé, et que cet effort n'est pas seulement le sien. Il a remis, pour commencer, le pas dans le pas. La suite de la course, au fond, importe peu »¹⁰.*

Marie Lepetitcorp – A Fresnes finalement, vous vous étiez fait à votre sort :

Robert Brasillach – *« Dans cette prison, j'ai lu les pages politiques de Chénier, où le vrai visage de la Révolution de 1793 est si magnifiquement apparent, loin des déformations de la légende. Peut-être plus tard les regarderas-tu à ton tour, je te le demande, comme une clef prophétique des événements de 1944. Tu pourras y méditer sur les dernières lignes publiées par Chénier dans un journal encore presque libre où il déplorait « l'avilissement d'une grande nation réduite par ses fautes à choisir entre Coblenz et les Jacobins ». Nous avons aussi Coblenz, de nos jours, et nous avons nos jacobins. Il ne faut que deux noms à changer pour rendre la phrase actuelle, mais l'avilissement reste valable dans les deux époques ».*

¹⁰ *Le voleur d'étincelle*, roman (Plon, 1932).

Marie Lepetitcorps – Cet avilissement, ce ressentiment, cette bassesse, on la retrouvera formidablement et courageusement exprimée et décrite chez des écrivains si différents et si proches à la fois, ces Vincenot¹¹, Aymé¹², Perret¹³, chez le polémiste Galtier-Boissière, le cinéaste Audiard ou le dandy Védrières¹⁴... qui avait vécu cette période sans se compromettre et qui savaient de quoi ils parlaient, eux, contrairement aux histrions de la petite lucarne qui nous abreuvent de poncifs subjectifs à longueur d'année :

Robert Brasillach – « *Les petits enfants des écoles apprendront plus tard, je m'y résigne, que pendant quatre ans sans discontinuer les Allemands fusillaient les Français au coin des rues, alors que beaucoup de Français ne se sont même pas aperçus, pour ainsi dire, de l'occupation, et qu'un certain nombre de ceux qui lui étaient le plus hostiles en paroles se sont largement enrichis à son contact. On écrira peut-être pendant un jour la vérité sur ces années si curieuses, et j'espère que la passion ne les déformera pas trop. L'occupation est toujours pénible à un orgueil national, et elle entraîne toujours des fautes : mais il faudra bien rendre cette justice à l'Allemagne que pendant trois ans au moins, c'est-à-dire avant le développement de la guerre civile, et dans la plupart des lieux, cette occupation fut au minimum correct dans ses formes, dans ses rapports avec la population, même si certaines mesures d'ordre général n'étaient pas adroites* ».¹⁵

Marie Lepetitcorps – Comme en France l'on ne saurait se quitter sans chanson, peut-être que quelques vers aideraient à nous séparer :

¹¹ Henri Vincenot, *Walter, ce Boche mon ami*, Denoël, 1954.

¹² Marcel Aymé, *Uranus*, Gallimard, 1948.

¹³ Jacques Perret, *Bande à part*, Gallimard, 1951.

¹⁴ Louis Védrières, *Souvenirs parisiens, 1940-1944*, Éditions Dualpha, 2003.

¹⁵ *Lettre à un soldat de la classe 60*, essai (Les sept couleurs, 1948).

Robert Brasillach – « *Ceux qu'on enferme dans le froid, sous les serrures solennelles, Ceux qu'on a de bure vêtus, ceux qui s'accrochent aux barreaux, Ceux qu'on jette la chaîne aux pieds dans les cachots sans soupiraux, Ceux qui partent les mains liées, refusés à l'aube nouvelle, Ceux qui tombent dans le matin, tout disloqués à leur poteau, Ceux qui lancent un dernier cri au moment de quitter leur peau, Ils seront quelque jour pourtant la Cour de Justice éternelle* »¹⁶

Livr' Arbitres 1 – nouvelle série 2009

A PROPOS DE BAINVILLE

NRH N°26 – Septembre Octobre 2006

En 1931, il publie *Napoléon* (Fayard), sans doute son meilleur livre d'histoire – et même l'un des meilleurs *Napoléon*, encore aujourd'hui. Chef-d'œuvre d'analyse psychologique et politique, l'ouvrage met en lumière les fatalités, héritées de la Révolution, que le génie du Premier Consul, puis de l'Empereur fut impuissant à rompre. Enfin, en 1935, une histoire de la *Troisième République* (Fayard), puis un essai de circonstance intitulé *Les Dictateurs* (Denoël et Steele), auquel ont collaboré quelques jeunes journalistes proches de l'AF, notamment Robert Brasillach. Le 4 avril de cette année-là, une semaine après son élection à l'Académie française, dix mois avant sa mort, Jacques Bainville rendait ainsi hommage à Charles Maurras : « *Je vous dois tout, sauf le jour.* » ■

¹⁶ *Poèmes de Fresnes*, poésie (Les sept couleurs, 1948).

INUTILE DE FUSILLER L'INFREQUENTABLE, ON EN FAIT ALORS UN IMMORTEL...

À l'aube hésitante du vingt-et-unième siècle, le poète Robert Brasillach (1909-1945) n'en finit pas de mourir fusillé. Historiquement, l'action se situe le 6 février 1945 selon le procès verbal de l'exécution. Fait à Paris et signé Jacques Isorni, Avocat à la Cour d'Appel. Il est neuf heures trente-sept du matin quand Brasillach, trente cinq ans, « est lié à son poteau, très droit, la tête levée et fière. Au-dessus du cache-col rouge, elle apparaît toute pâle. Le greffier lit l'arrêt par lequel le pourvoi est rejeté. Puis, d'une voix forte, Robert Brasillach crie au peloton : *Courage*. Et les yeux levés : *vive la France !* Le feu de salve retentit. Le haut du corps se sépare du poteau, semble se dresser vers le ciel, la bouche se crispe ». Tout est accompli. Il est neuf heures trente-huit du matin.

« O mon frère au col dégrafé ! »

Bon. Bon débarras ? La chose est entendue, ce Brasillach va sombrer dans l'oubli, il y suffira de quelques années. Son idéologie anticomuniste et d'origine nationaliste, avait viré au fascisme dès 1937. Et c'est bien lui qui, après l'Oflag, avait adhéré à l'esprit d'une collaboration avec l'Allemagne victorieuse en acceptant de devenir « Commissaire Général du Cinéma ». Puis il était devenu le rédacteur en chef de l'hebdomadaire antisémite *Je suis partout*. Bon. Bon débarras. Vive la peine de mort pour les écrivains « collabos ». Il n'y a rien à ajouter. Les bonnes consciences sont satisfaites. L'histoire est consommée mais l'Histoire, que dit-elle plus d'un demi-siècle après ? Et la littérature ? Et la poésie ? Méfions-nous de la poésie, elle chante toujours le retour du refoulé. Et « le testament d'un condamné », même « infrequentable », nous réserve souvent des surprises... Ecoutez plutôt les *Poèmes de Fresne* de Robert Brasillach qui osent dire

« la mort en face » avec un grand talent, indéniable, que seuls les imbéciles peuvent aujourd'hui contester.

« Je ne garde pour emporter
Au delà des terres humaines,
Loin des plaisirs de mon été,
Des amitiés qui furent miennes,
Que ce qu'on ne peut m'enlever,
L'amour et le goût de la terre,
Le nom de ceux dont je rêvais
Au cœur de mes nuits de misère,
Les années de tous mes bonheurs,
La confiance de mes frères,
Et la pensée de mon honneur,
Et le visage de ma mère »

Quoi, Brasillach parlant d'honneur ? Faites-le taire, ce poète fusillé qui a volé les accents de Villon ou d'André Chénier ! C'est insupportable ! Et puis le signataire de cet article est, en plus, le fils de Jean-Pierre Maxence, un de ceux qui fut parmi ses plus proches camarades de jeunesse même s'il s'éloigna de lui avant le déclenchement de la guerre (relisez pour preuve *Notre avant-guerre*, si vous dénicher encore cet essai en Livre de poche, réédité par la volonté de Bernard de Fallois, le fidèle). Vraiment, où va-t-on ? Le procès de Brasillach n'en finira-t-il jamais d'être rouvert ? Et pourtant, le poète clame aujourd'hui encore :

« Ma vie est un oiseau aux filets du chasseur :

Voici le dernier acte et l'ultime seconde
Ce qui est impossible aux promesses du monde

Reste possible encore, mais à vous seul,
Seigneur. »

Censurez, bon sang, censurez, on finira par nous suggérer que Brasillach fut un poète, et un poète méritant sans hésiter sa présence dans toutes les anthologies de la poésie du vingtième siècle ! La peine de mort ne serait-elle pas le meilleur moyen

de faire oublier à jamais un écrivain, un poète, un essayiste, un auteur ? Mais ne fut-il pas aussi un bouc émissaire ?

À vrai dire, la mémoire collective ne l'a pas oublié : Brasillach, qui se constitua prisonnier à la Libération, à la suite de l'arrestation de sa mère, faillit être gracié et échapper à l'épuration judiciaire. Albert Camus, farouche adversaire de la peine de mort, signa la pétition en sa faveur, ne l'oublions pas, et même Vercors écrit dans ses mémoires : « [...] l'exécution du seul Brasillach nous a vivement heurtés. Non qu'il ne fut pas le plus coupable : *mais parce qu'il payait pour tous les autres* » (in *Les nouveaux jours*, p.66). Toujours est-il que le Général de Gaulle fut inflexible en dépit d'une démarche désespérée de François Mauriac auprès de lui le 3 février 1945. Cela, c'est de l'Histoire avec un H majuscule. C'est indélébile et les générations d'aujourd'hui le savent. Faut-il pour autant ne pas lire Brasillach ? Ne plus l'éditer ? ou, au contraire, finir par le faire entrer dans la pléiade comme Louis Ferdinand Céline au nom de son seul talent, immense et demeurant, au-delà de l'adjectif trop facile ? Brasillach dans La pléiade ? Ce vingt-et-unième siècle est-il devenu fou ? Peut-être, et c'est tant mieux. En 1932, dans *le Figaro*, Georges Bernanos écrivait : « Céline a été fait par Dieu pour scandaliser ». Et Brasillach, alors ?

« Quand verrons-nous jaillir, ô tardive saison,
De tout ce sang versé la moisson
désirée ? »

Je le répète comme je l'ai écrit sciemment à Stéphane Denis dans une « Lettre ouverte » publiée par *Monde et vie* le 11 mars 2006 : « Nul ne saurait être fusillé une seconde fois par quiconque et certainement pas vous ! Les grands écrivains *maudits* à la libération - je pense à Céline, à Drieu et Brasillach - méritent d'être lus et relus avec un regard dégage des règlements de comptes du passé. Il ne

s'agit plus en ce début de nouveau siècle de les accuser ou de les condamner une seconde fois ou même de les réhabiliter. Il s'agit de les relire réellement sans les discréditer *a priori*, afin d'évaluer leur valeur et leur influence profonde au plan littéraire. » Je persiste et signe, en effet.

Toujours dans ses *Poèmes de Fresnes*, presque introuvables à ce jour, Brasillach fustige « le jugement des juges » et s'exclame :

« Ceux qu'on enferme dans le froid sous
les serrures solennelles
Ceux qu'on a de bure vêtus, ceux qui
s'accrochent aux barreau,

[...]

Ceux qui tombent dans le matin, tous
disloqués à leur poteau,
Ceux qui lancent un dernier cri au moment
de quitter leur peau,
Ils seront quelque jour pourtant la Cour de
Justice éternelle. »

C'est encore le poète qui a toujours raison, avec ou sans Jean Ferrat ! Et ça n'est sans doute pas pour rien si Brasillach eut pour professeur au Lycée de Sens le trop oublié philosophe Gabriel Marcel... Quoi qu'il en soit, TOUT Brasillach peut être relu n'en déplaît au Père Denis ou à la défunte Mère Duras... Et, pour faire semblant de finir, je souhaite à nos jeunes romanciers de ce vingt-et-unième siècle d'écrire et d'imaginer aussi bien que le débutant Brasillach dans son premier roman *Le Voleur d'étincelles* (1932), je conseille aux critiques de cinéma de relire Histoire du cinéma, menée à bien avec Maurice Bardèche en 1935, comme je recommande aux pâles essayistes du jour de découvrir les études littéraires de Brasillach sur Virgile, Corneille, sans oublier son anthologie de la poésie grecque.

De toute façon, je demeure sur la recommandation : *Nolite judicare est*.
Mais qui connaît encore le latin ?

Par Jean-Luc Maxence

« Nos bourreaux nous ont fait de bien mauvaises mœurs », écrivait avec regret Gracchus Babeuf. Nous aussi, sous l'oppression nazie, en face des traîtres qui s'en faisaient les complices, nous avons vu éclore dans nos cœurs les sentiments vénéreux dont jamais nous n'avions pressenti le goût. Avant la guerre, nous vivions sans souhaiter le malheur d'aucun de nos semblables, les mots de vengeance et d'expiation n'avaient pas de sens pour nous. Nous méprisions nos adversaires politiques ou idéologiques plutôt que nous ne les détestions. Et quant aux individus que la société dénonçait comme nuisibles : les assassins, les voleurs, ils ne nous apparaissaient pas comme des ennemis ; leurs crimes n'étaient à nos yeux que des accidents provoqués par un régime social qui ne laissait pas leur chance à tous les hommes ; ils ne compromettaient aucune des valeurs auxquelles nous étions attachés. Nous n'aurions pas consenti à porter plainte contre un vol, car nous n'estimions avoir droit à aucune de nos possessions ; un assassinat pouvait nous inspirer de l'horreur, mais non du ressentiment : nous n'aurions pas osé demander à des hommes que leur misère, leurs naissances rejetaient hors de la communauté humaine, de respecter nos vies ; conscients de nos privilèges, nous nous interdisions de les juger. Et nous ne nous voulions pas solidaires de tribunaux qui s'entêtaient à défendre un ordre que nous désapprouvions.

Depuis juin 1940, nous avons appris la colère et la haine. Nous avons souhaité l'humiliation et la mort de nos ennemis. Et aujourd'hui, chaque fois qu'un tribunal condamne un criminel de guerre, un dénonciateur, un collaborationniste, nous cherchons à assouvir des rancunes plutôt qu'à reconstituer une Europe durablement équilibrée ; la vengeance apparaît comme une activité de luxe. Cependant, elle

répond à un sentiment si profond qu'elle peut tenir en échec des intérêts pratiques ; le gouvernement eût-il décidé d'utiliser certains hommes, capables de rendre service au pays, mais par trop compromis dans la collaboration, il eût suscité de graves scandales. Car l'homme ne vit pas seulement de pain, il a aussi des appétits spirituels qui ne sont pas moins essentiels que les autres ; et la soif de vengeance est de cette espèce : elle répond à une des exigences métaphysiques de l'homme.

Mais pour découvrir cette signification profonde, il ne faut pas l'examiner dans les formes élaborées dont la société l'enveloppe ; il faut saisir dans sa spontanéité. Dans la période révolutionnaire que nous avons traversée au lendemain de la libération, des vengeances individuelles ou collectives, mais en tout cas non codifiées, ont eu licence de s'exercer : il y a eu les « tondues », les lynchages des tireurs des toits, les exécutions sommaires de certains miliciens, les massacres des geôliers S.S. par les détenus libérés. Dans tous ces cas, le châtement ne se proposait aucun but étranger à lui-même ; on voulait atteindre par la mort, par la souffrance, des individus que l'on regardait comme personnellement ou solidairement responsables de certains actes mauvais ; la seule justification des traitements qu'on leur infligeait, c'était la haine qu'ils avaient suscitée, et elle paraissait suffisante. La haine, en effet, n'est pas une passion de caprice ; elle dénonce une réalité scandaleuse et réclame impérieusement que celle-ci soit effacée du monde. On ne hait pas la grêle, ni la peste ; on ne hait que les hommes, et non en tant que cause matérielle d'un dégât matériel, mais comme auteurs conscients d'un véritable mal. Un soldat qui tue en combattant n'est pas haïssable parce qu'il obéit à des consignes et parce qu'il y a

réciprocité de situation entre son adversaire et lui ; ni la mort, ni la souffrance, ni la captivité ne sont en soi des scandales. Il n'y a scandale que du moment où un homme traite ses semblables comme des objets, où il leur dénie par les tortures, l'humiliation, la servitude, l'assassinat, leur existence d'homme. La haine, c'est la saisie de la liberté d'autrui en tant qu'elle s'emploie à réaliser ce mal absolu qu'est la dégradation de l'homme en chose. Et elle appelle immédiatement la vengeance qui s'efforce de détruire le mal dans sa source en atteignant la liberté du coupable.

« Il le paiera » ; le mot est expressif : payer, c'est fournir un équivalent de ce qu'on a reçu ou pris. Le désir d'équivalence s'exprime plus exactement dans la fameuse loi du talion : « œil pour œil, dent pour dent ». sans doute cette loi conserve-t-elle encore à présent un arrière-goût magique, elle tend à satisfaire on ne sait quel sombre dieu de la symétrie ; mais elle répond avant tout à une profonde exigence humaine. J'ai entendu un maquisard raconter comment il avait appliqué le talion à un milicien coupable d'avoir torturé une femme : « il a compris », a-t-il conclu sobrement. Ce mot, souvent employé avec ce sens elliptique et violent, nous dénonce l'intention profonde de la vengeance. Il ne s'agit pas ici d'une intellection abstraite, mais très exactement de ce que Heidegger désigne du nom de « compréhension » : une opération par laquelle notre être tout entier réalise une situation ; on comprend un instrument en l'utilisant, on comprend une torture en l'éprouvant. Mais que le bourreau ressente, à son tour, ce qu'a ressenti la victime, cela ne saurait apporter de remède au mal qu'il a causé ; il faut que par delà cette souffrance ressuscitée, ressuscite aussi la totalité d'une situation : le tortionnaire se croyait conscience souveraine et pure liberté en face d'une misérable chose torturée ; le voilà chose torturée à son tour, il éprouve la tragique ambiguïté de sa condition d'homme ; ce qu'il doit comprendre, c'est que la victime, dont il

partage l'abjection, partageait aussi avec lui les privilèges qu'il croyait pouvoir s'arroger ; et il ne le comprend pas par la pensée, d'une manière spéculative : il réalise concrètement ce retournement de situation ; réellement et concrètement il rétablit ce rapport de réciprocité entre consciences humaines dont la négation constitue la plus fondamentale des injustices. Objet pour autrui, chaque homme est sujet pour soi, et il revendique âprement d'être reconnu comme tel ; on sait combien il naît de querelles dans les foules pour un coup d'épaule ou de pied : cet individu qu'on a heurté par inadvertance, il n'est pas seulement un corps, et il le prouve, il défie l'autre de la voix, du regard, il le frappe. Ce respect qu'il exige pour soi, chacun le réclame aussi pour ses proches et finalement pour tous les hommes : l'affirmation de la réciprocité des rapports interhumains, c'est la base métaphysique de l'idée de justice ; c'est elle que la vengeance s'efforce de rétablir contre la tyrannie d'une liberté qui s'est voulue souveraine.

Mais cette entreprise se heurte à une difficulté essentielle : il ne s'agit de rien moins que de *contraindre* une *liberté* : ces termes sont contradictoires. Cependant, il n'y a de véritable vengeance qu'à ce prix. Si le bourreau décidait, sans pression extérieure, de se repentir de sa faute, et même si dans le zèle du remords il s'appliquait le talion, peut-être désarmerait-il la vengeance, mais il l'assouvirait pas : car il demeurerait le maître de ses regrets, de son destin, il demeurerait pure liberté et jusque dans les souffrances qu'il pourrait s'infliger volontairement, il continuerait malgré lui à bafouer sa victime ; il faut qu'il s'éprouve comme victime, qu'il subisse une violence. Mais à elle seule la violence non plus ne suffit pas ; elle n'est destinée qu'à faire naître chez le coupable la reconnaissance de sa véritable condition ; or de par la nature même de la liberté, elle n'est aucunement sûre d'y réussir : elle ne saurait jamais être qu'une tentation et

jamais une contrainte absolue. Ce qu'on souhaite, c'est un envoûtement de la liberté ennemie, analogue à celui que cherche à atteindre la séduction amoureuse : cette conscience étrangère doit demeurer libre quant au contenu de ses actes, elle doit librement reconnaître ses fautes passées, se repentir et se désespérer ; mais il faut qu'une nécessité extérieure l'oblige à ce mouvement spontané. Il faut qu'elle soit amenée du dehors à tirer d'elle-même des sentiments qu'on ne peut lui imposer sans son consentement. Et c'est à cause de ce caractère contradictoire que les intentions de la vengeance ne peuvent jamais être satisfaites. Si les souffrances infligées sont excessives, la conscience du criminel s'y engloutit ; tout occupé à souffrir, il n'est plus qu'une chair pantelante, la torture manque son but. Cependant, si on lui épargne la douleur physique, la conscience en redevenant disponible retrouve son autonomie ; on peut prendre son parti d'une peine morale, on peut même retrouver dans la captivité, l'exil, une espèce de bonheur ; on peut aussi la subir avec ironie, avec révolte, avec superbe, ou avec une résignation sans remords ; là encore le châtement aboutit à un échec. C'est pourquoi nous voyons, à travers l'histoire, les hommes vraiment vindicatifs déployer pour punir leurs ennemis toutes les ressources de leur imagination : je ne sais plus quel tyran italien avait inventé « le grand Carême » qui comportait quarante jours de lentes tortures, s'achevant par la suppression graduelle de toute nourriture et de toute boisson ; l'alternance de souffrances horribles et de longs répits sans espoir est un des meilleurs procédés pour réduire une conscience. Encore le grand Carême s'achevait-il par la mort ; et la mort du criminel est décevante pour le vengeur ; en mourant il glisse hors du monde, il se dérobe au châtement ; on peut frapper son cadavre, le souiller de crachats, le pendre par les pieds, prouvant par là que cet orgueilleux tyran était lui aussi une chose de chair. Mais on eût souhaité que cette

vérité fût reconnue par le tyran lui-même. La mort d'Hitler nous a frustrés, on souhaiterait qu'il fût vivant pour se rendre compte de sa ruine, pour « comprendre ». La vengeance idéale, c'est celle que Louis XI tira de La Balue, celle que Judex tire du méchant banquier qu'il enferme pour la vie dans une cellule : voilà la conscience présente et captive de la situation qu'on lui impose, on la fige dans le désespoir ; encore n'est-il pas sûr qu'elle ne finira pas par s'évader dans la folie. De toutes façons on ne peut plus guère trouver que dans les romans feuilletons des circonstances favorables à l'accomplissement de vengeances si parfaites ; faute de pouvoir disposer indéfiniment de l'ennemi haï, il faut se résoudre à le tuer ; car le vengeur doit compter encore avec la dispersion temporelle qui limite son emprise sur la conscience d'autrui. Le moment où Mussolini crie « Non, non » devant le peloton d'exécution satisfait la haine, bien plus que celui où il s'écroule sous les balles ; mais comment le perpétuer ? Mussolini vivant s'emploierait au contraire à le démentir. La vengeance peut, par instants, approcher de son but : quand Paul Chack, quand Darnand pleurent en disant : « Je n'avait pas compris ! », mais elle ne saurait maintenir une conscience en sujétion pendant toute une vie ; elle prend donc le parti de la supprimer, avec l'espoir que l'abjection des derniers instants sera éternisée par la mort, - mais ce n'est qu'un pis aller, puisque la restitution concrète du rapport de réciprocité entre bourreau et victime exigerait la présence vivante du bourreau devenu victime à son tour.

Et même dans l'instant où la conscience du coupable cède aux sollicitations des peines physiques ou morales, ce rapport est-il jamais réellement rétabli ? Le cas privilégié, c'est celui où la victime se venge pour son propre compte : quand à l'heure de la Libération, les internés des camps de concentration massacrèrent les geôliers S.S., cette revanche existait pour eux de la manière la plus concrète, la plus évidente ; victimes et bourreaux avaient ici

réellement échangé leurs situations. Mais quand on venge autrui, quand on venge des morts, ne des parties se refusant à réaliser le sens du châtement, et l'autre étant absente, d'où tirera-t-il sa signification ? Un étranger ne peut intervenir qu'en tant qu'il participe à cette essence universelle de l'homme qui a été lésée chez la victime ; il situe donc le châtement sur le plan de l'universel : il en fait l'exercice d'un droit. Mais il n'est pas qualifié pour défendre les droits universels de l'homme ; s'il voulait le faire, il s'érigerait en conscience souveraine : il deviendrait à son tour tyran. C'est pourquoi la vengeance privée a toujours un caractère inquiétant. Elle est d'autant plus pure qu'elle est fondée sur une haine plus concrète : je ne pense pas que personne ait été révolté par l'attitude des déportés qui massacrèrent leurs tortionnaires. Mais elle devient suspecte dès que le vengeur prétend s'ériger en juge. Elle est un rapport interindividuel et concret comme la lutte, comme l'amour, la torture, le meurtre ou l'amitié ; elle doit assumer sa véritable nature et non chercher des justifications universelles. Si le Klu-Klux-Klan, si les « Vigilants » nous indignent, c'est autant que par leur cruauté, par l'arrogance tranquille avec laquelle ils décident du crime et du châtement. Et même au cas où la vengeance a le caractère le plus authentique, comment être sûr que le vengeur ne se laisse pas emporter par cette volonté de puissance qui sommeille en tout homme ? La haine peut ne plus être qu'un prétexte ; pour effacer un scandale, on fait apparaître dans le monde un scandale nouveau. La vengeance appelle une autre vengeance, le mal engendre le mal, et les injustices s'additionnent sans s'entre-détruire.

C'est pourquoi la société n'autorise pas la vengeance privée ; elle ne l'admet qu'à titre d'exception et sans jamais officiellement la légitimer ; dès le lendemain de la libération, une ordonnance interdisait sévèrement les violences individuelles. Elle défère la charge de

punir à des organismes spéciaux ; la notion de la vengeance est remplacée par celle de la sanction, qui est élevée à la hauteur d'une institution et coupée de ses bases passionnelles : on déclare qu'il faut punir sans haine, au nom de principes universels. Si la vengeance aboutit fatalement à un échec, la justice sociale sera-t-elle plus heureuse ?

On ne cherche plus ici à rétablir une impossible réciprocité. Tolérée comme méthode policière, la torture physique n'a pas place parmi les sanctions : prison, bague, dégradation, indignité nationale, mort, celles-ci ont toutes un même caractère : elles tendent à éliminer le coupable de la société. Les juges se détournent d'un passé qu'ils savent hors de leur atteinte : en vérité, on ne venge pas plus les morts qu'on ne les ressuscite ; c'est l'avenir qu'ils visent. Ils veulent restaurer une communauté humaine conforme à l'idée qu'elle s'est forgée d'elle-même, maintenir les valeurs que le crime avait niées, ils refusent dans le présent, pour l'avenir, au nom de la société tout entière, cette faute qu'on ne peut effacer. Mais un tel refus ne saurait être une simple manifestation verbale : rien de plus dérisoire que les protestations impuissantes des démocraties, avant 1939, contre des crimes trop réels ; il doit se prouver par des actes. La société rejette solennellement de son sein l'homme qui porte la responsabilité des fautes qu'elle répudie, et lorsque celles-ci ont été particulièrement lourdes, une seule peine a assez de poids pour les contrebalancer : c'est la mort. Elle n'apparaît pas ici comme exigée par la loi du talion que la justice organisée ne reconnaît pas : d'ailleurs ni **Brasillach**, ni Pétain, ni Laval n'ont directement tué ; mais elle est l'unique événement capable d'exprimer la violence de certains refus. Tout l'appareil du procès est destiné à revêtir la sentence de la puissance expressive la plus grande possible. Et, bien entendu, l'exécution doit suivre le verdict, sinon il ne serait qu'une comédie verbale ; mais c'est le verdict qui

compte plus que l'exécution, c'est la volonté de tuer le coupable qui importe, plus que sa mort même. Au point que dans le procès Pétain il a semblé plausible d'affirmer cette volonté sur un plan, en la coupant de ses conséquences concrètes, et de condamner Pétain à mort avec l'intention avouée d'épargner sa vie.

Ce cas extrême montre combien l'idée de sanction est éloignée de celle de vengeance ; dans la vengeance, l'homme et le criminel sont confondus dans la réalité concrète d'une unique liberté ; en discernant chez Pétain le traître et le vieillard, condamnant l'un, gracieux l'autre, la Haute Cour n'a fait que prouver jusqu'au bout une des tendances de la justice sociale : elle ne considère pas le coupable dans la totalité de son être, elle n'engage pas de lutte métaphysique avec une libre conscience qu'emprisonne un corps de chair et d'os, elle le condamne en tant que substrat et reflet de certains actes mauvais. Le châtement prend alors la figure d'une manifestation symbolique, et le condamné n'est pas loin d'apparaître comme une victime expiatoire ; car enfin c'est un homme qui va ressentir dans sa conscience et dans sa chair une peine destinée à cette réalité sociale et abstraite : le coupable. La dissociation est d'autant plus saisissante qu'une plus grande distance temporelle sépare l'accusé de ses crimes : il nous apparaît comme étant autre que celui qui les a commis. Ce qui rendait, pendant l'occupation, la haine si facile, si claire, c'est qu'elle visait des libertés actuellement engagées dans le mal ; c'est dans le moment de son triomphe qu'on peut punir avec joie un injuste vainqueur : l'attentat contre Henriot était, de ce point de vue, aussi satisfaisant que possible, - le châtement paraît d'autant plus légitime que le coupable est davantage engagé dans son univers criminel. Mais les procès officiels impliquent de si longs délais que, même dans son aspect physique le prévenu est parfois méconnaissable : nous ne nous attendions pas à voir à Laval ce visage de vieil homme fatigué. Un ami qui n'est pas

suspect d'indulgence pour Vichy ni de vaine sensiblerie, me disait qu'il avait ressenti une espèce d'émotion en entendant Laval, pendant le procès Pétain, demander d'une certaine voix aux journalistes : « On ne peut s'asseoir ? Peut-on avoir un verre d'eau ? ». L'adversaire vaincu n'était plus qu'un pauvre homme pitoyable : il devenait difficile de souhaiter sa mort. Le temps n'est pas d'ailleurs le seul facteur qui brouille ainsi les traits de l'accusé ; le changement de situation le fait apparaître sous un aspect neuf. Là aussi, il est radicalement impossible de satisfaire la haine : elle voulait toucher le criminel au cœur de son activité mauvaise ; mais si on avait abattu Henriot pendant un de ses discours, sans qu'il s'en aperçût, le coup aurait été manqué puisqu'il n'eût pas été conscient du châtement ; dans sa chambre faisant face aux meurtriers, les accueillant avec sang froid, il était déjà moins haïssable. La pompe des grands procès, leur caractère de manifestation tragique, leurs rites cérémoniaux soulignent de manière gênante cette manifestation. Je sais combien j'ai été saisie en entrant dans la grande salle où se déroulait le procès **Brasillach**. Il y avait là le public rassemblé par la curiosité, les journalistes envoyés par leurs intérêts professionnels, des magistrats exerçant leur métier de magistrat et s'efforçant en vain de se hausser à une vraie grandeur, - tous gens occupés, comme moi même, à vivre un moment quotidien et médiocre de leur vie ; il y avait les jurés aux visages impénétrables qui semblaient de pures incarnations d'une justice abstraite. Et dans son box, seul, coupé de tous, il y avait un homme que les circonstances portaient au plus haut de lui même : cet homme était mis en présence de sa mort, et par là, de toute sa vie qu'il lui fallait assumer devant la mort ; quelle que fût cette vie, quelles que fussent les raisons de sa mort, la dignité avec laquelle il se comportait en cette situation extrême exigeait notre respect dans le moment où nous aurions le plus souhaité le mépriser. Nous désirions la

mort du rédacteur de *Je suis partout*, non celle de cet homme tout appliqué à bien mourir. Que si au contraire, l'accusé se conduit en lâche, comme Paul Chack, s'il se renie comme Darnand, ses larmes entraînent un dégoût qui était aussi soif de vengeance. Nous nous serions réjouis, au temps de leur arrogance, si on eût prédit leur écroulement. Nous croyions alors en cette arrogance et il nous plaisait de la penser secrètement fragile ; mais à présent qu'elle a dénoncé sa fragilité, elle ne nous apparaît que comme un masque misérable derrière lequel des âmes faibles dissimulaient leurs tares: l'aveu de cette faiblesse nous ôte le goût d'en triompher. Ici encore, nous visions confusément l'impossible : une force qui se reconnaît comme ses faiblesses sans se détruire comme force. Il arrive parfois que la synthèse souhaitée se réalise à peu près : quand l'horreur des crimes punis est telle qu'elle submerge même le moment du procès. Il en fut ainsi à Kharkov, à Lunebourg ; la présence des familles des victimes, les récits vibrants des témoins, la projection des films atroces rendaient le passé si proche, si réel, que les tortionnaires ne pouvaient pas s'en évader eux-mêmes, par leurs crises de nerfs, leurs tentatives de suicide, avouaient se reconnaître dans les haïssables figures qu'évoquaient leurs victimes. Mais de tels cas sont rares. D'ordinaire, qu'il mérite notre estime ou notre mépris, ce n'est pas celui que nous haïssons qu'on condamne.

Aussi bien, faut-il punir sans haine, nous dit-on. Mais je crois que c'est précisément là l'erreur de la justice officielle. La mort est un événement réel et concret, non l'accomplissement d'un rite. Plus le procès revêt un aspect cérémonial, plus il semble scandaleux qu'il puisse aboutir à une véritable effusion de sang. Cela m'a aussi frappé pendant le procès **Brasillach** : les avocats, les juges, le public même jouaient un rôle ; les interrogatoires, les plaidoiries se déroulaient avec l'apparat d'une comédie dramatique ; l'accusé seul appartenait à ce monde de chair où les

balles tuent. Entre ces deux univers, aucun passage ne semblait concevable. En renonçant à la vengeance, la société renonce à lier par un lien concret le crime au châtement : et celui-ci n'apparaît alors que comme un tribut arbitrairement imposé, et il n'est pour le coupable qu'un atroce accident. Il est vrai que la vengeance dégénère presque fatalement en tyrannie ; mais dans son souci de pureté, la sanction légale manque le but concret qu'elle devait se proposer ; elle n'est qu'une forme vide alors que la plénitude de son contenu pouvait seule la justifier.

Ainsi, il apparaît que tout châtement est un échec. N'est-ce pas que le principe même en est mauvais ? Cette justice que nous réclamons n'est-elle pas un leurre ? Et ne convient-il pas de faire taire nos rancunes pour ouvrir les portes à la charité ? Écoutons donc attentivement sa voix.

La vengeance est fondée sur la haine qui s'adresse à une liberté en tant que créatrice d'un mal. Mais en vérité, l'homme est-il libre dans le mal ? les fléaux qu'il déchaînent sur terre, ne sont-ils pas du même ordre que la grêle ou la peste ? La question serait sans importance si on considérait l'aspect objectif de ses actes comme on fait dans la lutte ; elle devient essentielle ici puisque c'est dans leur subjectivité qu'on les saisit. Or, précisément, si nous adoptons le point de vue de l'intériorité leur caractère scandaleux ne va-t-il pas disparaître ? Il y a un mirage de l'extériorité. Vus du dehors, les méchants semblent méchants et les bons absolument bons, comme sur les images d'Epinal ; mais, en vérité, du dedans l'homme n'est jamais rien, il échappe à toute définition par une inconsistance profonde ; il y a tant de misère au fond de tous les hommes, ils sont si totalement rongés par le néant, que bien souvent, approchant d'un adversaire qui nous paraissait de loin dur et plein comme une pierre, nous nous apercevons qu'il n'y a, en vérité, devant nous *personne* que nous puissions détester : ces actes

scandaleux, personne ne les a vraiment voulus, ils n'ont pas été délibérés, ils résultent d'un caprice d'étourderies, d'un hasard, d'une erreur. Et même s'ils ont été voulus, ils ne l'ont pas été en tant qu'ils réalisaient un mal. « Nul n'est méchant volontairement », a dit Socrate ; celui qui les a commis cherchait un bien : tout au moins son bien ; peut-être fut-il égoïste, borné, léger ; mais si nous descendons sincèrement en nous-même, qui de nous osera dire : je suis meilleur que cet homme là ? Il faut beaucoup d'orgueil et beaucoup d'imagination pour juger autrui. Comment mesurer les tentations qu'a pu subir un homme ? comment apprécier le poids des circonstances qui donnent à un acte sa vraie figure ? Il faudrait tenir compte de son éducation, de ses complexes, de ses échecs, de tout son passé, de la totalité de son engagement dans le monde : alors, à coup sûr, sa conduite s'explique ; on peut expliquer Hitler, si on l'a connu d'assez près. Mais expliquer, c'est comprendre, c'est déjà admettre dans la mesure où ils découlent d'une situation, d'un tempérament donnés, les crimes même perdent cette arrogance qui les rendait haïssables. L'aspect objectif qu'ils revêtaient d'abord à nos yeux se dissipe ; ce n'est pas de cette manière qu'ils ont existé pour leur auteur ; et celui-ci est certainement sincère lorsqu'il refuse de les reconnaître, disant ; « je n'avais pas voulu cela ; je n'avais pas compris. » Au procès de Lunebourg, certains des bourreaux de Belsen ont voulu se suicider après avoir vu y projeter une reconstitution de leurs crimes ; sans doute furent-ils bouleversés par la réprobation d'un public composé de leurs propres compatriotes et éprouvèrent-ils avec horreur une intolérable solitude ; mais je suppose aussi que cette réprobation éclairait leurs crimes même d'une lumière qui leur en découvrait un aspect atroce et inconnu : ils ne les avaient jamais vus que de leur point de vue à eux, et non en se plaçant du côté des victimes ou de la société. Or, ne l'oublions pas, c'est dans son attention que la haine et la vengeance

visent l'acte, et même la sanction ne le refuse avec tant de violence qu'en tant qu'il a été voulu par une liberté. D'ailleurs, admettons même qu'un homme soit responsable d'une faute, celle-ci ne l'exprime pas tout entier ; ce traître était aussi un bon mari, un bon père, un ami fidèle, il a employé son crédit à sauver des êtres : peut-on condamner un homme sur un seul moment de sa vie ? Cela serait d'autant plus cruel que cette faiblesse qu'on lui reproche c'est déjà du passé ; elle n'existe plus comme l'expression d'une liberté, mais comme une chose figée que le coupable traîne derrière lui, malgré lui. Puisqu'il est autre que celui qui a commis le crime, pouvons-nous encore le haïr ; et à quoi bon le punir ? Dans ce plaidoyer, la charité du chrétien se fera plus pressante que celle d'aucun autre, car il trouve dans la déchéance originelle une excuse à tous les péchés, il y a au cœur de tous les hommes une même pourriture : seul la grâce peut nous permettre de la surmonter ; mais il n'appartient à aucun juge terrestre de connaître quel secours Dieu a apporté à l'un de ses enfants ; dieu seul peut mesurer la tentation, la faute ; et d'ailleurs, il n'y a de faute qu'envers lui ; lui seul a le droit de punir. quand aux hommes, ils sont tous frères dans le péché et la misère, le crime ne doit pas leur apparaître comme un scandale terrestre, car la terre entière est scandale au regard de Dieu qui a choisi, cependant, de la sauver par la rédemption ; ils doivent se pardonner les uns aux autres afin que Dieu leur pardonne.

Qu'il y ait beaucoup de vérité dans ce point de vue de la charité, personne, sauf dans l'élan de la haine aveugle, ne peut songer à le nier. Très souvent, les hommes agissent sans savoir ce qu'ils font, on peut même dire que jamais ils ne le savent exactement ; on ne saurait haïr ces jeunes hitlériens de seize ans en qui le nazisme s'affirmait avec une violence sauvage, mais qui n'avaient jamais eu la possibilité de le critiquer. On rééduque des enfants, des ignorants, des populations mal informées, on ne les châtie pas. On ne

châtie pas non plus un malade, un fou dont la conscience était annihilée. Et chacun sait que même un adulte normal agit toujours à partir de situations qu'il n'avait pas choisies, que de nombreux facteurs physiologiques, sociaux, pèsent sur lui. Aussi ne juge-t-on pas l'acte sans juger l'homme, l'un n'a de sens et de réalité pour l'autre, il éclate au sein d'une vie, d'un univers dans lequel seulement il trouve sa vraie figure ; c'est pourquoi on entend au cours d'un procès des témoins de moralité ; c'est pourquoi on peut atténuer la portée d'un acte en l'éclairant à la lumière d'autres actes qui ne sont cependant pas étrangers. Si un crime apparaît comme une pure aberration dans une vie qui en a tout entière démenti les principes, on le considère avec indulgence : il semble qu'il ait échappé au coupable plutôt qu'il n'a été voulu par lui. Enfin il est vrai qu'une liberté, quoique toujours solidaire du passé, n'est jamais arrêtée par lui : le coupable peut, par un acte neuf, reconquérir l'estime de ses semblables, il se réhabilite à leurs yeux ; ceux-ci peuvent ainsi prendre librement la décision, par-delà les erreurs passées d'un homme, d'opter pour son avenir : ils lui font confiance, ils lui laissent une chance de se racheter.

Mais il y a des cas où aucun rachat n'apparaît comme possible, parce que le mal auquel on se heurte est un mal absolu ; et c'est ici que nous refusons le point de vue de la charité ; nous pensons qu'un tel mal existe. On peut excuser tous les délits et même tous les crimes par lesquels des individus s'affirment contre la société ; mais quand délibérément un homme s'applique à dégrader l'homme en chose, il fait éclater sur terre un scandale que rien ne peut compenser ; c'est là le seul péché contre l'homme, mais lorsqu'il s'accomplit aucune indulgence n'est permise et il appartient à l'homme de le punir. Il est loisible au chrétien d'opter pour la charité puisqu'il croit en l'existence d'un juge suprême ; mais sous sa forme radicale elle est interdite aux hommes qui affirment une

morale humaine, des valeurs humaines. Certes, l'homme est misérable, dispersé, englué dans le donné ; mais il est aussi un être libre ; il peut repousser les tentations les plus pressantes, et il n'est pas vrai que le temps le divise d'avec lui-même, car il appartient à chacun de réaliser son unité en assumant son passé dans son projet vers l'avenir. Pour que la vie de l'homme ait un sens, il faut qu'il soit tenu pour responsable du mal comme du bien et, par définition, le mal, c'est ce qu'au nom du bien on refuse sans compromission possible. C'est pour ces raisons que je n'ai pas, quant à moi, signé le recours en grâce en faveur de **Robert Brasillach**. Je crois qu'au cours de son procès j'avais compris, du moins grossièrement, comment son attitude politique se situait dans l'ensemble de sa vie ; et je sais qu'au sortir de la salle des Assises, je ne souhaitais pas sa mort, car pendant cette longue et sinistre cérémonie, il avait mérité l'estime, et non la haine ; enfin je ne pouvais envisager sans angoisse qu'une affirmation de principe : « il faut punir les traîtres », fût, par un matin gris, couler du vrai sang. Cependant, je n'ai pas signé. D'abord « comprendre » ce n'est pas excuser et on ne comprend jamais que la situation dans laquelle une liberté se décide : mais la décision elle-même pouvait être autre que ce qu'elle a été ; saisir la cohérence d'une vie, ses rapports avec le monde donné, la logique de son développement, tout cela n'empêche pas qu'elle apparaisse comme un choix ; je voyais clairement que l'accusé avait lui-même forgé ces opinions, ces goûts, cette sensibilité au nom desquels on prétendait l'excuser et dont ses fautes manifestaient au contraire la perversion. Ensuite, l'attitude de **Brasillach** m'avait touchée en ce qu'il avait courageusement assumé sa vie : mais précisément par là, il s'était reconnu solidaire de son passé ; en revendiquant sa liberté, il revendiquait aussi le châtement. Et cette unité qu'il réalisait à travers les mois et les années, il m'a semblé que chacun devait, comme lui, la vouloir. Renier les colères et les

volontés d'autrefois, leur préférer l'émotion de l'instant, c'était briser l'existence humaine en fragments sans valeur, c'était anéantir le passé, ensevelir les morts au fond d'un gouffre d'absence, rompre tous nos liens avec eux. Enfin c'est la pompe hypocrite des procès qui creuse un abîme entre les principes et la réalité ; mais en vérité si les idées n'ont pas d'existence concrète, si les faits concrets ne signifient rien, la mort d'un homme est aussi chose dépourvue de sens, donc d'importance ; si au contraire les valeurs auxquelles nous croyons sont réelles, pesantes, il n'est pas choquant de les affirmer au prix d'une vie.

Mais une question se pose alors : qui doit punir ? Nous avons vu que, contrairement à ce qu'affirment les sociologues, plus la justice se socialise et renonce à son caractère répressif, plus aussi elle perd sa signification et son emprise concrète sur le monde. Les tribunaux officiels prétendent s'abriter derrière cette objectivité qui est la plus mauvaise part de l'héritage kantien, ils veulent n'être que l'expression d'un droit impersonnel et délivrer des verdicts qui ne soient que la subsumption d'un cas particulier universel ; mais l'accusé existe dans sa singularité, et sa présence concrète ne se laisse pas si facilement déguiser en symbole abstrait. Cet événement réel qu'est la mort, et en général le châtement, ne se justifie que s'il est un des moments d'un conflit tout entier réel ; il faut que la punition soit rattachée à la faute par des liens concrets ; et cette liaison ne peut s'établir qu'au sein d'une subjectivité.

Seule la vengeance fondée sur la haine réalise un retournement réel de la situation refusée, seule elle mord sur le monde. Et cependant on ne peut admettre le principe d'une justice prompte et passionnelle administrée par des individus ; car la liberté du vengeur risque de se transformer en tyrannie. Est-ce bien le coupable que l'on punit ? Est-ce vraiment une faute qu'il

a commise ? Il est facile de se tromper et une erreur peut être irréparable : dans la fièvre de la libération plus d'un innocent a été fusillé. Il faut instruire le procès de l'accusé, il faut que la sentence qui le frappe ne soit pas dictée par un caprice, mais exprime une vraie volonté ; et nous nous trouvons devant une alternative à laquelle il est pratiquement impossible d'échapper : la vengeance populaire traduit les passions de l'instant au lieu de manifester une volonté réfléchie ; et les juges professionnels ne font qu'obéir à des consignes, il n'y a en eux aucune volonté concrète.

Ainsi dans la personne des juges comme en celle des accusés, toute tentative pour compenser cet événement absolu qu'est un crime manifeste l'ambiguïté de la condition de l'homme qui est à la fois liberté et chose, unité et dispersion, isolée par sa subjectivité et cependant coexistant au sein du monde avec les autres hommes ; et c'est pourquoi tout châtement comporte une part d'échec. Mais autant que la haine et que la vengeance, l'amour, l'action impliquent toujours un échec et cela ne soit pas nous empêcher d'aimer, d'agir ; car nous n'avons pas seulement à constater notre condition, mais au sein même de son ambiguïté, à la choisir. Nous savons assez, à présent, qu'il faut renoncer à regarder la vengeance comme la reconquête sereine d'un ordre raisonnable et juste. Et cependant nous devons encore vouloir le châtement des authentiques criminels. Car châtier c'est reconnaître l'homme comme libre dans le mal comme dans le bien, c'est distinguer le mal du bien dans l'usage que l'homme fait de sa liberté, c'est vouloir le bien.

Les Temps Modernes n°5,
1^{er} février 1946
OEIL POUR ŒIL
Par Simone de Beauvoir

POEMES DE FRESNES

Cher Ami,

C'est, je crois, le terme le plus approprié quand on s'adresse aux ARB en général et à n'importe lequel d'entre eux en particulier. C'est aussi la caractéristique qui nous vient spontanément à l'esprit au sujet de notre ami commun Robert Brasillach, c'est ce qui m'a le plus marqué dans la fréquentation de sa compagnie et à travers lui avec les ARB, alors que je fête, sans être encore vieux, mon appartenance depuis 50 ans à cette Association.

Notre ami et Président, Philippe Junod, ayant appris que j'étais allé écouter ce lundi 1^{er} mars les Poèmes de Fresnes au Théâtre du Nord-Ouest à Paris, m'a demandé quelques lignes sur le sujet.

Je profite de l'occasion pour dire la place qu'a pu prendre Robert dans ma vie ; né en 1944, je l'ai connu vers 1959 et depuis, après avoir lu tout ce qui me tombait sous les yeux le concernant, je vis avec son amitié, qui est devenue avec le temps, plus que réelle : c'est ainsi.

Mon témoignage n'a rien à voir avec les livres et études de tous ceux qui l'ont abordé, la plupart de bons écrivains, car ma formation n'est pas littéraire, et ces lignes n'ont rien à voir avec les beaux livres d'Anne Brassié ni de Philippe d'Hugues que nous avons eu plaisir à voir et entendre ce jour là, après les avoir lus.

Je ferai quelques commentaires personnels sur ces Poèmes que j'écoutais une fois de plus, les connaissant presque tous par cœur, car j'ai eu l'occasion non seulement de les lire à de nombreuses reprises, mais aussi de les écouter, seul, récités par Pierre Fresnay que je salue au passage....

En premier lieu, voilà les moments importants de mon existence dans lesquels Robert a pris place, les conséquences qui en ont résulté et qui reflètent peut être un peu de cette influence qu'a pu avoir Robert auprès de certains jeunes de ma génération.

Avant l'âge de 15 ans, son nom et prénom étaient souvent prononcés par mon père, ancien responsable « Croix de feu » sur Paris, puis résistant, de cette résistance fomentée par le Maréchal, dont on commence seulement à parler ; mon père me commentait alors, sans mesurer la portée qu'auraient ses paroles, que

Brasillach avait été courageux et que son assassinat était une honte pour la France et son commanditaire, à jamais noirci, que je ne veux pas même nommer.

Puis, mon goût pour la lecture, mes recherches de personnes de qualité et ma soif de la connaissance de certaines périodes de notre histoire, bref ce goût, encore dans ses prémises, de l'authentique, firent que je visitais très vite les librairies parisiennes, chose que je continue à faire, et je tombais sur un livre de Robert que j'achetais alors d'occasion avec mon argent de poche, j'avais 15 ans, et c'est ainsi que j'ai lu « Les 7 couleurs » : avoir été le premier ouvrage lu de Robert, doit expliquer qu'il soit resté mon préféré, quoique, ayant tout lu je pense, je ne pourrais en éliminer un seul, ils ont droit tous à une certaine préférence, mais celui-là reste cependant le premier.

Naquit alors une amitié qui dure toujours, sans zone d'ombre, ce fut celle tout d'abord d'un grand frère, puis peu à peu celle d'un adulte envers un autre adulte et enfin celle d'un homme devenu Sage à un autre homme, qui sait ce qu'il lui doit, tout en lui gardant très respectueusement un droit d'ainesse. Oui, je lui dois, avant tout, un certain nombre de réponses aux questions qui se posaient à l'adolescent que j'étais alors : celle du courage, de l'honneur, de l'amour, du beau du vrai et de l'allure et enfin pour couronner le tout, celle de l'amitié, devenue chez moi un fer de lance et une nécessité dans ma façon de vivre. Puis il m'a présenté, à sa façon, celui qui allait devenir pour moi l'aide permanente pour les choses transcendantes, pour mon approche et mon amour de la Vérité d'abord historique puis dans d'autres domaines, à savoir Charles Maurras. A ce sujet, je comprends la réaction de Robert envers celui qui aura été aussi son Maître, réaction de jeunesse avant tout, et il me plaît, sourire aux lèvres, de les imaginer maintenant, discutant de tout, réconciliés pour l'éternité, attendant qu'un jeune ami, après bien d'autres, les rejoigne pour participer, enfin, au banquet éternel.

Catholique convaincu, ayant eu l'immense chance d'avoir bénéficié, sans avoir rien fait pour la mériter, d'une foi à toute épreuve, j'ai trouvé, depuis longtemps dans les Poèmes de

Fresnes, la qualité et l'allure qu'il faudra tenter d'avoir devant cette inconnue qu'est la mort à laquelle nous serons tous confrontés ; Robert sur ce plan là aussi m'a donné quelques règles pour l'aborder, ayant lui, eu l'obligation de l'affronter dans de terribles circonstances avec le courage que nous savons.

Dans le même temps je m'inscrivais aux ARB et suis allé voir, un peu plus tard, Pierre Favre, à Lausanne avec qui j'ai eu ensuite quelques échanges épistolaires, me permettant d'avoir, depuis le numéro « UN », tous les Cahiers et tous les Bulletins, dans lesquels, un peu plus tard, je me faisais plaisir à annoncer la naissance de chacun de mes 8 enfants, comme futurs ARB, l'un ayant d'ailleurs comme second prénom, celui de Robert.

Puis, vers 20 ans, un des libraires ayant observé le temps que j'avais passé dans son établissement, me fit crédit sur 12 mois pour acquérir mensuellement un à un les tomes des Éditions Complètes du Club de l'Honnête Homme, premier contact avec Maurice Bardèche dont je reparlerai, et c'est ainsi que peu à peu j'assimilais tous les écrits de Robert et ceux écrits sur lui, même l'infâme livre de A.K. (pas de pub); quelques belles éditions en particulier « Le Marchand d'oiseaux », avec des Lithographies de Gabriel Dauchot (1958). Puis le service militaire, Officier de réserve dans les Chasseurs Alpains, nous formions un petit clan, à partir des événements politiques passés et actuels, nous avions plaisir à aborder certains sujets, Robert faisait souvent partie de nos conversations

Ce fut ensuite mon séjour en Espagne, qui dura 22 ans, de 1971 à 1992, où Robert continua à avoir sa place, alors que je trouvais dans ce pays les marques de son passage et ayant en commun avec lui cet amour charnel que l'on peut éprouver pour un tel pays: « Comme le temps passe » et Tolède encore avec son ouvrage sur l'épopée du Général Moscardo à l'Alcazar!

Ce seront aussi les commentaires sur Robert de mon cousin Léon Degrelle, que je voyais fréquemment alors, sur qui Robert avait plusieurs fois écrit et commenté l'aventure politique en Belgique avec son ouvrage sur Rex!

Enfin la place qu'occupera Robert à l'Alcazar où se trouve une plaque que je montrais à tous les français à qui je faisais visiter ce lieu,

immense page de l'histoire et dont le texte est le suivant:

« Les défenseurs de l'Alcazar appartiennent d'abord à l'Espagne, dont ils sont une incarnation symbolique aussi admirable que celle des héros de la Reconquista et du Chevalier enterré à Burgos, mais de si hautes vertus peuvent servir d'exemple à tous.

Les hommes de notre temps auront trouvé en Espagne le lieu de toutes les audaces, de toutes les grandeurs et de toutes les espérances.

Plaçons l'image des héros de Tolède sur l'écran de notre panthéon idéal, en saluant ici la noblesse de l'Espagne et sa mission éternelle.

Signé Robert Brasillach. « Hommage de l'Union des Intellectuels Indépendants de France à l'héroïsme des défenseurs de l'Alcazar. (1941) »

En 1971, à deux reprises, je parlais de Robert dans un article pour la revue politique Fuerza Nueva dont le Président, Blas Pinar était lui-même bon connaisseur de Robert

Une idée me vint alors à l'esprit: obtenir à Tolède une rue Robert Brasillach: pour cela je demandais à certains phalangistes, dont une personnalité occupant encore une place officielle, un coup de pouce pour intervenir auprès du Gouverneur de Tolède, lui-même phalangiste; je lui écrivis en faisant un parallèle entre Jose Antonio Primo de Rivera et Robert, et en lui expliquant la place toute particulière qu'avait Tolède chez Robert. Peu de temps après, je reçus un avis oral favorable et cela me fit un immense plaisir. La date n'était pas fixée, mais j'en parlais à Suzanne et Maurice Bardèche et aussi à Pierre Favre; tout le monde fut heureux de cette nouvelle et m'annonce sa présence pour cette grande occasion, en étant invités chez moi. De mon côté je voyais un sculpteur pour faire faire une plaque en pierre avec le profil de Robert.... Le bonheur aurait été parfait si ce n'est que le Gouverneur, peu de temps après, succombait lors d'un accident d'auto, puis.... l'avènement de la démocratie, et l'impossibilité politique de concrétiser le projet.

Ceci me permit tout de même, lors d'un passage à Paris, avec ma femme, d'aller diner

chez les Bardèche, heureux de découvrir le lieu où Robert avait vécu et de m'asseoir près de la bibliothèque... je cachais au mieux mon émotion, ne sachant pas si celle-ci se notait ou pas, et repartais confiant dans le projet qui s'écroula comme indiqué. Mais j'étais rentré dans la famille de Robert, ce qui pour moi était plus que naturel, mais n'avait pas encore eu lieu.

J'eus l'occasion d'y retourner deux fois dont une, avec deux de mes enfants, pour leur soumettre les textes choisis et la photo retenue pour une image de Robert que je fis en 1993, et dont il me reste quelques exemplaires...

C'est lors d'un passage à Paris que j'eus la première fois l'occasion de me rendre sur la tombe de Robert, ce que je referais deux autres fois, priant pour mon ami, comme je l'avais fait pour Jose Antonio, au monument « El Valle de los Caidos » où il repose devant l'autel et à la prison d'Alicante où il fut fusillé.

Puis je rentrais définitivement en France, avec le regret de n'avoir pas pu prendre alors la responsabilité des ARB, comme délégué ici, mais c'est ainsi et les raisons invoquées étaient justifiées.

Jeune, je fis quelques essais de théâtre amateur, faisant ensuite le rêve de mettre en scène Bérénice, alors que j'étais un Paulin dans toutes ses caractéristiques, projet qui ne put se réaliser, et c'est alors que j'étais devenu presque un Titus que j'ai eu l'occasion d'aller voir jouer la pièce en juin 2005, dont j'attends avec impatience la version en DVD.

Cette fois-ci, c'est dans le même local que nous sommes allés écouter les Poèmes de Fresnes, je dis nous, car un de mes fils m'accompagna, et c'est avec émotion que nous avons retrouvé ce lieu qui, il est vrai, ressemble un peu à un sous-sol de prison, et en l'occurrence correspondait bien à l'ambiance dans laquelle Robert avait écrit ces lignes. Mise en scène simple et dépouillée, juste ce qu'il fallait, et surtout, cinq personnes, les récitants, mettant leur talent et leur connaissance de l'auteur pour nous faire passer tout ce qui peut être ressenti à la lecture toujours poignante des derniers écrits de Robert.

Je dois vous dire que bien que les ayant lus et écoutés un certain nombre de fois, je découvre chaque fois quelque chose, comme un petit mot amical d'un ami à un autre ami, conscient

que c'est d'abord le face à face de Robert avec son destin dont il s'agit, et en particulier avec la mort, la sienne.

Je ne vais pas faire une étude de texte, je ne m'en sens pas capable, mais outre le fait que j'ai toujours admiré le courage de Robert, tout au long de ces dernières semaines, j'en ai tiré, comme déjà dit, une leçon quant à l'attitude devant cet acte ultime que nous devons assumer tous, en « acceptant », retenant pour ma part surtout le « Que votre volonté soit faite et non la mienne »

Cette fois ci, une chose m'a marqué ; écoutant très attentivement, j'ai entendu, plus qu'à l'habitude le mot « SEIGNEUR » se répéter et, revenu chez moi, j'ai donc repris ce « petit » livre et j'ai regardé: ce mot est prononcé 29 fois.

C'est en fait un dialogue, le dernier qu'il aura eu sur cette terre, et c'est ce dialogue avec Dieu qui lui aura permis de tenir et de garder ce calme qu'il nous décrit dans « La mort en face ». C'est cela que j'ai retenu, principalement, lors de cette écoute où nous sentions tout le monde, pour des raisons diverses, communier avec Robert, voulant le soutenir, si cela avait été possible !

Robert a retrouvé alors toute la foi religieuse qui l'habitait, parfois cachée par d'autres préoccupations et occupations, mais à ce moment total et absolu de vérité, c'est le SEIGNEUR qui revient, à qui il fait appel, avec qui il passe ces moments et en qui il se confie et s'abandonne...

Je me dois de faire une petite parenthèse, que je n'ai pas l'habitude de confier aussi facilement, mais nous sommes entre nous: je sais que lorsque j'arriverai là haut, bénéficiant, je l'espère, de la grande Miséricorde de Dieu et de l'intercession de la Vierge Marie, très présente dans ma vie, un des premiers à m'accueillir, entourés de ceux que j'ai aimés et qui sont déjà partis, sera Robert. Nous n'aurons pas grand chose à nous dire, car au bout de 50 ans et plus, on se connaît bien, sinon se donner l'« abrazo » espagnol, immense fraternel et heureux....

Je vous enverrai alors une petite note, plus courte, mais tellement plus riche.

Amitié à tous.

Xavier Michaux
Paris, le 14 mars 2010

PROFESSION : CRITIQUE DE MODE

Journaliste, Alice DEVYVER est plus connue à Paris qu'à Bruxelles

Dans quelques mois, elle aura 40 ans de métier, 40 ans consacré presque exclusivement à la femme. Toute jeune, elle a su se faire une place dans le monde de la presse pourtant jalousement protégé par les hommes. Mieux, ils se sont vite aperçus que derrière son apparente fragilité, sa grande gentillesse et sa classe, se cachait une femme qui savait parfaitement ce qu'elle voulait.

En 1945, nantie d'un diplôme de régente littéraire, talonnée par l'envie d'écrire et de subvenir à ses besoins, elle participe au concours organisé par La Lanterne qui a un urgent besoin de deux rédactrices : elles sont 17 à se présenter et deux à réussir, dont Alice, à qui l'on confie la rédaction des pages magazine. Elle s'y consacre avec toute la fougue de la jeunesse, trouvant à peu près normal l'horaire démentiel qui est le sien.

Elle trouve malgré tout le temps de se marier, de donner le jour à un bébé bien joufflu et de continuer à écrire à un rythme infernal.

En 1948, le Chevalier de Thiers rachète La Lanterne; déjà directeur de La Meuse et de l'encart Bénélux du magazine Elle, Alice est toute désignée pour rédiger ledit encart, y compris le Courrier du Cœur.

« J'étais loin d'avoir le talent de Marcelle Ségal mais malgré tout je recevais en moyenne 70 à 120 lettres par semaine et j'étais ma propre secrétaire, c'est tout dire. Heureusement, je gagnais très bien ma vie, 4500 F par mois, c'était énorme à l'époque. »

Hélas, en 1953, la fatigue a raison d'elle et c'est la débacle.

« Brusquement, j'ai compris qu'il fallait être dotée d'une fameuse santé pour mener de front une carrière et un ménage ; quoi

qu'il en soit, je reste persuadée qu'une femme journaliste devrait rester célibataire et je ne suis pas la seule à tenir ce langage. Evidemment, les conditions de travail ont radicalement changé, mais il ne faut pas perdre de vue, qu'en 1953, un horaire de 14 à 16 heures par jour était considéré comme normal. Malgré tout, le médecin m'ayant interdit de travailler la nuit, j'ai dû démissionner. »

Heureusement, une bonne fée veillait ; si l'on peut dire, puisqu'il s'agit en l'occurrence de Gaston Willot, rédacteur en chef de *La dernière Heure*, qui quelques mois plus tard, lui propose de remplacer Marthe Hainaut, victime d'une dépression nerveuse.

« Après son rétablissement, Marthe Hainaut n'a plus voulu reprendre les pages féminines et c'est donc officiellement à moi que Willot les a confiées.

C'est ainsi que, entrée pour 6 mois à *La Dernière Heure*, j'y suis toujours. »

Le faste le luxe...

Alice DEVYVER est vraisemblablement la première journaliste féminine belge à s'envoler deux fois par an pour la Ville Lumière pour assister à la présentation des grands couturiers ; la décision fut prise, alors qu'elle travaillait encore à La Lanterne, à la suite du remous que provoqua, en 1947, le newlook lancé par Christian Dior.

Dès 1948, elle est accréditée à Paris comme envoyée spéciale. Sur ce sujet, elle est intarissable.

« Pour la petite bruxelloise que j'étais, découvrir Paris dans l'effervescence des collections, ce fut tout simplement fabuleux. C'était bien sûr la grande époque de Dior mais il y avait aussi Jacques Fath et Balmain. Et puis des fêtes, des soirées digne des Mille et Une Nuits ; personne ne peut s'imaginer le faste, le luxe déployés ; je me souviens plus précisément d'une

réception données par Jacques Fath en son château de Corbeville où celui-ci avait fait dresser dans le parc, une scène tendue de satin blanc destinée à la présentation de ses amis, acteurs américains qui avaient fait le déplacement dans un avion loué par ses soins.

Bop Hope, Bette Davis, Bettina – qui était mannequin et pas encore la compagne d’Ali Khan.

A la mort de Christian Dior, en 1955, est apparu Yves Saint Laurent tout jeune, tout timide ; ses premières collections chez Dior furent très bien accueillies mais il a malencontreusement glissé, pas sur une peau de banane, mais sur un haricot... On n’a pas apprécié du tout sa ligne d’haricot – robe droite dont le bas était égayé par un bouillonné de tissu – et il a dû plier bagages ; il s’est installé rue Spontini et immédiatement ce fut le succès ; comme il avait beaucoup d’amis dans le monde du spectacle et de la littérature, lors de collections, on reconnaissait Romain Gary, Jean Seberg, Zizi Jeanmaire, Roland Petit, Catherine Deneuve.

J’ai aussi connu la grande époque de Chanel, qui surveillait tout, voyait tout du haut de son grand escalier à miroirs ; chez elle, se retrouvaient les épouses des ministres, des parlementaires et aussi les gens de théâtres ; Mme Faure, Mme Pompidou, Georges Descrières de l’Académie française et bien sûr, Elvire

Popesco. Il y a trente ans, quand elle entra dans les salons, sa beauté était telle qu’elle ne risquait pas de passer inaperçue .»

Comment voit-elle la femme d’aujourd’hui, la ressent-elle au travers de son courrier ? Difficile de ne pas lui poser cette question.

« Ella a beaucoup et peu changé, cela peut paraître paradoxal mais c’est ainsi. Je l’ai vue se modifier, prendre de l’assurance, s’assumer, pour employer un verbe à la mode. Plus indépendante, elle se situe mieux dans le contexte social et a pris conscience de sa valeur. Tout ne s’est pas fait en un jour mais bien par petites touches successives. »

Quitter Alice Devyver, c’est sortir d’un monde fait d’un subtil mélange de rétro et de contemporain ; c’est aussi quitter une femme qui malgré le travail qui est le sien, vous donne l’impression qu’il n’est qu’accessoire, l’essentiel étant le monde qu’elle partage avec vous.

Nicole GOFFIN
LE VIF – 30 août 1984

Epouse de notre ARB Jean DEVYVER, Alice nous a quittés il y a deux ans. Nous voulions lui rendre un bref hommage.



De la droite révolutionnaire à Histoire d'O

On l'appelait Dominique Aury. Son histoire rejoint celle des années trente à soixante. Et sous son masque de modernité, on découvre la tradition.

PAR PAULINE LECOMTE

Que l'auteur d'*Histoire d'O*, le plus célèbre roman érotique contemporain, encensé par la gauche intellectuelle, ait été le premier lecteur enthousiaste des *Deux Étendards*, rendant visite à Lucien Rebatet dans sa prison de Clairvaux, voilà qui ne manque pas de sel. C'est une des nombreuses révélations de la biographie qui vient d'être consacrée à Dominique Aury, le mystérieux auteur d'*Histoire d'O*⁽¹⁾. Cette enquête dévoile les profondes complicités de Dominique Aury avec l'extrême droite des années 30. Aspect des choses à peine effleuré par une critique abondante et élogieuse. À se demander si le livre a vraiment été lu, à moins que l'on n'ait voulu occulter les origines sulfureuses d'une des grandes figures de l'édition d'après-guerre. Comment en effet imaginer que l'auteur du livre emblématique du sadomasochisme, célébré de Georges Bataille à Régine Deforges, soit issu de la droite révolutionnaire? C'est pourtant bien ce qui s'est passé.

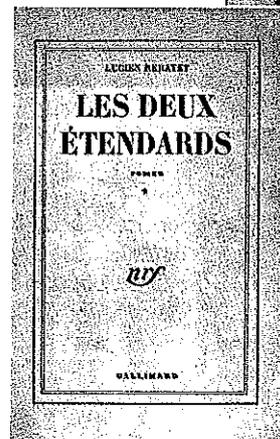
Dominique Aury est le premier pseudonyme adopté par Anne Desclos, née à Rochefort en 1907. Elle est la fille unique d'un agrégé d'anglais, membre de toutes les ligues pacifistes depuis l'affaire Dreyfus. Inscrite à la Sorbonne pour des études d'anglais, la jeune fille est en rupture avec les idées paternelles. Elle sympathise avec un groupe d'étudiants proches de l'Action française dont font partie Thierry Maulnier, Robert Brasillach ou Maurice Blanchot. Parmi eux, elle rencontre son futur mari, Raymond d'Argila. Mariage raté, suivi d'un divorce en dépit de la naissance d'un garçon. Thierry Maulnier n'est pas étranger à cette séparation. Depuis 1933, il entretient avec la jeune femme une rela-

tion passionnée: «*Jeune homme élégant et brillant, écrit Angie David, il a beaucoup de séduction et d'influence. Il plait beaucoup aux femmes et fait de nombreuses conquêtes avec ses amis, comme Robert Brasillach ou Kléber Haedens*⁽²⁾».

Thierry Maulnier est le leader d'une génération qui ne se satisfait plus des enseignements de Maurras⁽³⁾. Elle regarde avec envie les révolutions à l'œuvre en Europe. Angie David, la biographe de Dominique Aury, montre assez bien l'effervescence ainsi que l'esprit avant-gardiste d'une mouvance que l'on commence à désigner sous le nom de la Jeune Droite: «*Les écrivains et journalistes de la Jeune Droite réagissent d'abord dans le champ intellectuel avant de concrétiser politi-*



Dominique Aury est aux côtés de son ami Thierry Maulnier lors des manifestations du 6 février 1934. Dix-sept morts dont un seul chez les policiers. Cette affiche, réalisée peu après, montre les anciens combattants de 14-18 sous le tir des forces de l'ordre, place de la Concorde.



Lucien Rebatet (1903-1972). Maurrasien converti au fascisme. Critique de cinéma, historien de la musique, auteur des *Décembres* (1942). Condamné à mort en 1946, gracié en 1947, emprisonné jusqu'en 1953. Dominique Aury soutiendra son roman *Les Deux Étendards* (1951).

quement leurs théories révolutionnaires. Ils accusent violemment la littérature d'après-guerre, celle des années 20, d'avoir abandonné le principe de réalité. Thierry Maulnier reproche aux auteurs qui le précèdent "d'avoir érigé l'insignifiant en essentiel"⁽⁴⁾. Pour Dominique Aury et ses amis, la critique littéraire rejoint la critique politique:

«*La seule issue est une révolution à partir de laquelle un ordre nouveau se reconstruit [...] Les régimes totalitaires de la nouvelle Europe dominent les pâles démocraties parlementaires de la vieille Europe. L'énergie et le courage, le sacrifice des jeunes militants de ces nouveaux régimes sont exemplaires. Thierry Maulnier leur porte une grande admiration et une profonde sympathie. Il refuse pourtant d'en faire des modèles à imiter. [Il] défend une révolution spirituelle, une rupture doctrinale, un changement des valeurs et des idéologies*⁽⁵⁾». En mai 1935, avec Jean de Fabrègues, Thierry Maulnier se rend à Rome à un congrès organisé par le parti fasciste. En revanche, tout comme son amie

Dominique Aury, il est beaucoup plus réservé devant l'Allemagne d'Hitler, percevant le danger d'une crise de civilisation entre celle-ci et la France.

Angie David observe à juste titre qu'au début des années 30, « l'illusion d'une révolution nationale, d'une victoire de l'esprit, donne au courant représenté par Thierry Maulnier une énergie extraordinaire ». De nombreuses revues révèlent l'importance de l'activité intellectuelle et éditoriale de la Jeune Droite, comme la reprise de leurs travaux par les grandes maisons d'édition. Les premiers livres de Thierry Maulnier, tout d'abord publiés chez Antoine Rédiér, sont repris chez Gallimard à partir de 1935. « Les carrières

L'espoir d'une révolution nationale donne au courant animé par Thierry Maulnier une énergie extraordinaire

littéraires et journalistiques de Maulnier, Brasillach, Blanchot, Maxence sont prometteuses. Principales qualités: la jeunesse, le talent, la capacité à travailler ensemble et l'impulsion que leur donne le sentiment révolutionnaire. » Dominique Aury adhère totalement aux espoirs de son amant. Elle est même à ses côtés lors des manifestations du 6 février 1934 et manque de se faire matraquer.

En janvier 1937, Thierry Maulnier et certains de ses amis lancent *L'Insurgé*, hebdomadaire qui porte bien son titre. Le principal financier est Jacques Lemaigre-Dubreuil, personnalité importante de la Cagoule. Il jouera ultérieurement un rôle décisif pour favoriser le débarquement allié en Afrique du Nord en novembre 1942⁽⁶⁾.

Parmi les collaborateurs de *L'Insurgé*, Pierre Monnier, Jean-Pierre Maxence, Georges Blond, Kléber Haedens et bientôt Dominique Aury. C'est à cette occasion, pour ménager les siens, que celle-ci adopte le pseudonyme qu'elle ne cessera d'utiliser ultérieurement dans ses importantes fonctions au sein de l'édition française. Thierry Maulnier, bien que de deux ans son cadet, est en quelque sorte son Pygmalion. La jeune femme se consacre particulièrement à la culture et aux critiques d'art. En apparence, elle semble donc plutôt apolitique. « Pourtant, remarque Angie David, ses articles sur l'art ne sont pas si anodins ni étrangers à toute considération politique. L'évocation des peintres et des expositions est sustentue par une critique des institutions ou par la promotion de certaines valeurs, de certains artistes, de certaines périodes de l'histoire de l'art. Ce qui les différencie des autres articles du journal est une forme d'ironie, d'humour très anglais⁽⁷⁾ ». Thierry Maulnier « l'entraîne à travailler et la complimente souvent pour ses articles. Les sujets qu'elle lui propose lui conviennent parfaitement. [...] Il l'exhorte à corriger certains points, à perfectionner ses notes

et lui apprend ainsi le métier. Il est pour elle comme un professeur⁽⁸⁾ ».

Au cours des terribles années suivantes, celles qui conduisent à la guerre, à la défaite, puis à l'Occupation, l'évolution intellectuelle et politique des deux amants reste parallèle, mais les hasards de l'existence vont conduire à leur séparation.

À la veille de la guerre, Thierry Maulnier s'est quelque peu libéré de ses anciennes passions politiques, il parle désormais plus volontiers de réforme que de révolution. Il redoute avec Dominique Aury que, dans le conflit qui se dessine avec l'Allemagne, la France ne soit menacée au cœur. La lucidité

des deux amants leur fait percevoir que l'Europe est entraînée dans une tragédie qui risque de détruire toutes les espérances des

années précédentes. Tout d'abord mobilisé en septembre 1939, Thierry Maulnier est réformé pour raison de santé. Il ne participe donc pas aux combats de 1940. Après la défaite, il accompagne à Lyon la rédaction du journal *L'Action française* avec laquelle il a renoué. Dans la même période, Dominique Aury est restée en zone occupée avec sa famille. Séparation bientôt redoutable pour le couple. À Lyon, Thierry Maulnier rencontre une jeune comédienne, Marcelle Tassencourt. Il l'épousera après qu'elle aura divorcé d'un journaliste voué à une grande carrière, Louis-



Mystérieux auteur d'*Histoire d'O*, éminence grise de l'édition française, Dominique Aury se montrera toujours fidèle aux valeurs de sa jeunesse.



Une soirée chez Robert Brasillach, le 8 mars 1936. En haut de gauche à droite : Marguerite Effel (femme de Jean Effel), Germaine Blond, Luty Loehlber, Suzanne Bardèche, Odile Gallois, Assia Lassaigne. Assis : Jacques Lassaigne, Robert Brasillach, Maurice Bardèche, Daniel Gallois, Thierry Maulnier, Georges Blond et Robert Bardèche.

Gabriel Robinet. Peu rancunier, ce dernier fera entrer Thierry Maulnier au *Figaro* dès la Libération. Marcelle Tassencourt jouera un rôle décisif dans la nouvelle carrière de Maulnier qui, tout en restant journaliste, devient auteur dramatique.

Alors qu'en 1941, Thierry Maulnier a fait la connaissance de sa future épouse, Dominique Aury a rencontré à Paris Jean Paulhan, personnage clé des éditions Gallimard. Au même moment, elle entre dans la résistance des Lettres, « avec le naturel d'une chose qui va de soi. Ses convictions patriotiques et les rencontres qu'elle fait après la rupture avec Thierry Maulnier lui permettent de participer rapidement à l'aventure des Lettres françaises clandestines⁽⁹⁾ ».

Débuté alors, entre Dominique Aury et Jean Paulhan, une collaboration professionnelle qui évoluera quelques années plus tard en une relation amoureuse qui durera jusqu'à la mort de Paulhan en 1968. Ce dernier va jouer un rôle fondamental dans la carrière de Dominique Aury. Il l'introduit au prestigieux comité de lecture de Gallimard, dont elle sera la seule femme pendant vingt-cinq ans. Il lui confie également le secrétariat de rédaction de la revue des *Cahiers de la Pléiade*, faisant d'elle une figure incontournable de l'édition française. Il favorise son entrée au jury du prix Femina et de quelques autres, ce qui fera d'elle une éminence grise du monde de l'édition.

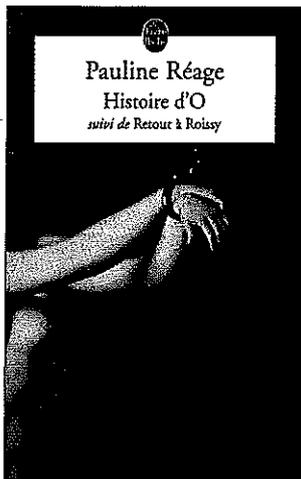
« Dominique et Maulnier ne se verront plus, note Angie David, ils n'entretiendront aucune



La comédienne Marcelle Tassencourt. Résistante de droite, elle s'éprend de Thierry Maulnier et l'épousera.

relation pendant la guerre, ni après. [...] Dominique a pourtant été formée par Maulnier, elle vient de ce milieu de la droite révolutionnaire des années 30. Son passé est comme une preuve de ce qu'elle est. Elle a d'ailleurs toujours dit que Thierry Maulnier fut le grand amour de sa vie⁽¹⁰⁾.

Menuë, discrète, réservée, vêtue sobrement, Dominique Aury publie en 1954, sous un nouveau pseudonyme, Pauline Réage, le plus provocateur et bientôt le plus célèbre des romans érotiques. Elle n'avouera en être l'auteur qu'à la fin de sa vie. À l'origine, elle ne destinait pas *Histoire d'O* à la publication. Il s'agissait d'un exercice littéraire dont l'écriture blanche était un pastiche du « Nouveau Roman ». Ce travail était destiné à séduire Jean Paulhan, grand amateur de textes érotiques et de littérature avant-gardiste⁽¹¹⁾. Écrit en trois mois, le manuscrit est envoyé à son destinataire chapitre après chapitre. Plus qu'admiratif, Paulhan décide de le publier. Ne pouvant le faire chez Gallimard, il le confie à Jean-Jacques Pauvert dont la liberté est proverbiale. Le livre paraît en 1954. Un millier d'exemplaires est écoulé dans la plus grande discrétion. Mais en janvier 1955, quand lui est décerné le prix des *Deux Magots*, le scandale éclate. *Histoire d'O* est interdit à l'affichage jusqu'en 1975. Publié alors en livre de poche, il connaîtra un succès mondial tout en décevant largement ses lecteurs. Loin d'écrire le roman affriolant que l'on imagine, Dominique Aury s'est plu en effet à imiter l'écriture plate et incolore du « Nouveau Roman », aussi exaltante qu'un indicateur des



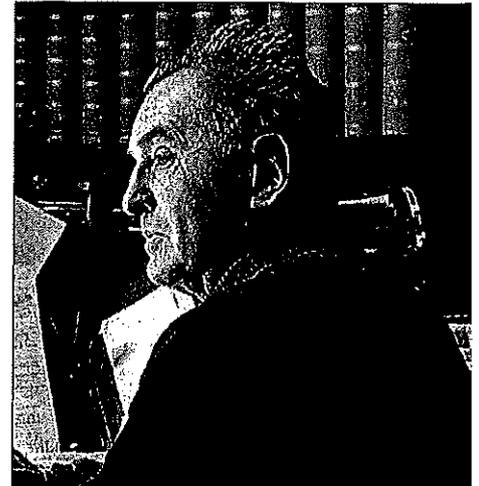
chemins de fer. À la grande surprise de son auteur qui s'était amusée à écrire une fable érotique aux accents liturgiques⁽¹²⁾, ce canular est célébré par l'avant-garde des intellectuels ravagés. Il échappe à sa créatrice qui restera toujours parfaitement distante et sereine à l'égard des interprétations fantaisistes qui cherchaient à lui attribuer les aventures de son héroïne⁽¹³⁾.

Selon l'interprétation habituelle plus ou moins reprise par Angie David, *Histoire d'O* serait en effet un récit autobiographique. Dominique Aury ne faisant que retracer ses expériences érotiques avec Jean Paulhan ou Thierry Maulnier. Or la correspondance échangée entre elle et ses deux amants, abondamment citée par Angie David, ne montre qu'une femme de grande culture, amoureuse certes, mais nullement obsédée par la chose.

Pour qui sait lire, Dominique Aury avait révélé ses sources, dissipant les doutes sur le caractère éventuellement autobiographique d'*Histoire d'O*. Elle soulignera même son aversion pour les supplices qui émaillent le roman : « J'en ai une peur épouvantable. Mais j'en ai été obsédée dès mon enfance. On m'avait fait cadeau d'un bel exemplaire de La Légende dorée de Jacques de Voragine, illustré avec des reproductions de bois du XV^e siècle. Il y avait tous les supplices des martyrs et des saints. Il n'y a rien de tel que ce genre de livres pour vous donner de bonnes idées de supplices⁽¹⁴⁾. » Elle récusera également la moindre influence de Sade, mais évoque celle d'Ann Radcliff et du roman noir anglais.

La biographie d'Angie David est à bien des égards intéressante, en dépit de défauts de construction qui parfois lassent la lecture. C'est une mine d'informations sur des sujets peu connus. Des pages passionnantes, bien que parfois inégales, sont consacrées à la Jeune Droite des années 30 ainsi qu'à Jean Paulhan et aux éditions Gallimard. Mais le plus novateur se rapporte à la découverte de la vie de Dominique Aury. S'y révèle une personnalité excessivement riche, hors normes et secrète, dont on ne connais-

sait jusque-là que les talents de traductrice et de grande critique littéraire. À Régine Deforges, dissipant les fantasmes de ses admirateurs et détracteurs, fidèle en cela à sa jeunesse, elle dévoilait l'un de ses principes éthiques : « Les gens doivent se tenir. On doit se tenir aussi bien pour aller se faire fusiller que pour se faire applaudir. C'est la même chose après tout⁽¹⁵⁾ ». ■



Jean Paulhan, pivot des éditions Gallimard. Résistant depuis 1941. Protégé par Drieu. Il défendra plus tard les épurés.

1. Angie David, *Dominique Aury*, Éditions Léo Scheer. Dans sa biographie de Lucien Rebatet (Le Seuil, 1994, p. 364) Robert Belot cite les commentaires enthousiastes que Dominique Aury écrivit dans *La Parisienne* de mai 1956, revue dirigée par Jacques Laurent : « Ce qui fait la puissance des Deux Étendards, ce qui lui donne son accent et son prix, est sans doute irréductible à toute raison et à toute analyse : quelque chose d'intense, de rayonnant, qui monte des pages comme une buée brûlante. Ce feu incompréhensible, c'est le don du grand romancier. »

2. *Op. cit.*, p. 212.

3. Thierry Maulnier, pseudonyme de Jacques Talagrand (1909-1988), fils d'un professeur de tradition laïque, fut à l'École normale supérieure le condisciple de Robert Brasillach et de Roger Vaillant. En 1930, il est attiré par Henri Massis à *La Revue universelle* et, à partir de 1931, il donne régulièrement des chroniques à *L'Action française*.

4. *Op. cit.*, p. 208.

5. *Op. cit.*, p. 209.

6. On peut se reporter sur ce point à *La NRH* n° 3, dossier consacré à 1942, l'année du tournant, p. 42.

7. Sur les critiques artistiques de Dominique Aury reflétant son idéologie droitiste, on trouvera de nombreux exemples dans Angie David, *op. cit.*, des pages 243 à 248.

8. *Op. cit.*, p. 240. La biographe s'appuie sur l'abondante correspondance entre Thierry Maulnier et Dominique Aury communiquée par les familles.

9. *Op. cit.*, p. 300.

10. *Ibid.*, p. 300.

11. Révélation figurant dans un livre d'entretiens recueillis par Régine Deforges, *O m'a dit*, Pauvert, 1975, p. 79 et 84. Dans ce livre, Dominique Aury n'avoue pas encore son identité et apparaît sous son pseudonyme de Pauline Réage.

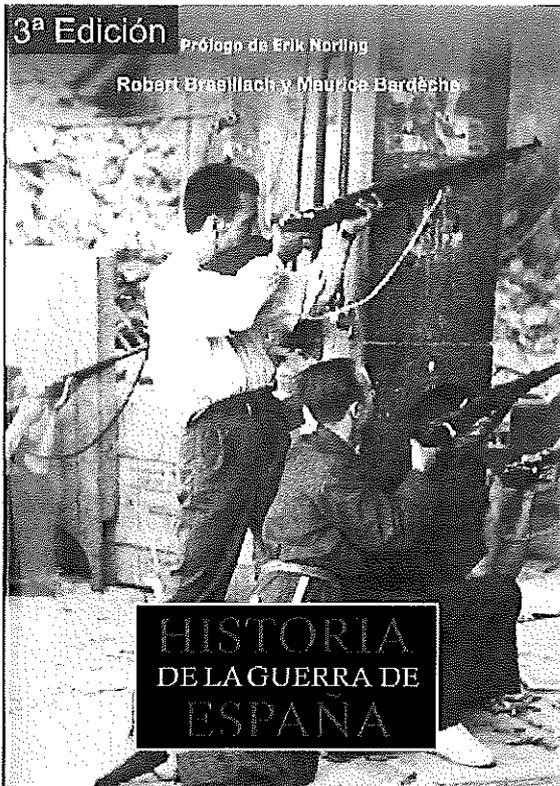
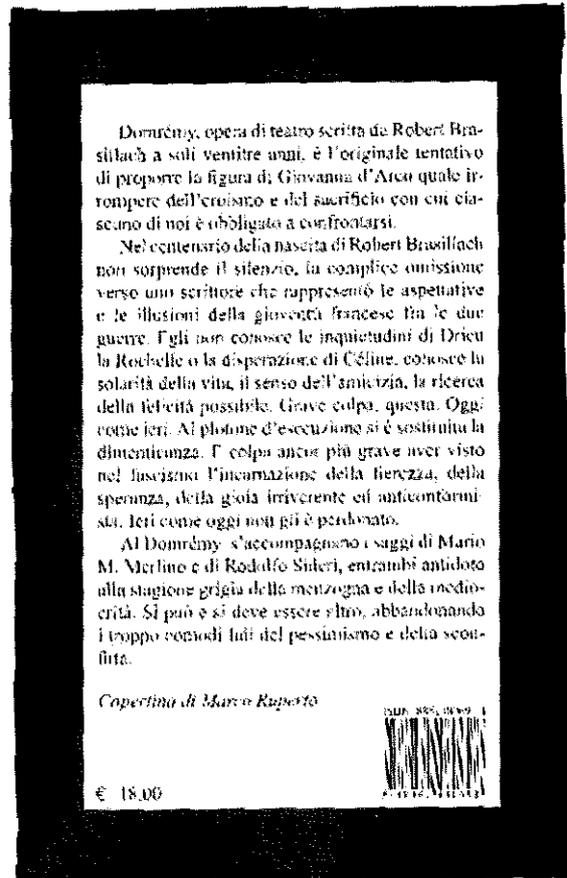
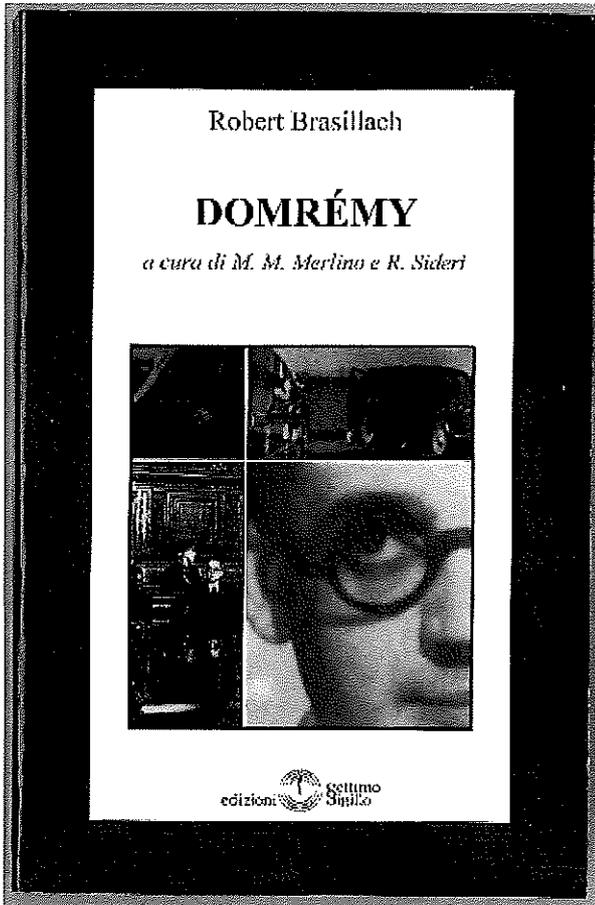
12. Dominique Aury publia en 1943 chez Gallimard une *Anthologie de la poésie religieuse française*.

13. Voir à ce sujet, le livre d'entretiens avec Régine Deforges, *op. cit.*, p. 87.

14. Régine Deforges, *op. cit.*, p. 108.

15. *Op. cit.*, p. 47.

TRADUCTIONS DE ROBERT BRASILLACH



LITTÉRATURE : 60^{ème} ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE ROBERT BRASILLACH

➤ *C'est avec joie que nous vous présentons ci dessous cette étude littéraire sur l'œuvre de Robert Brasillach. Elle trouve toute sa place ici, à la fois comme une évocation de l'histoire de France et comme un commentaire des œuvres méconnues du XX^e siècle.*

Bien que l'histoire officielle n'ait retenu de cet écrivain que son engagement politique et ne l'ait jugé qu'à partir de cela, l'honnête homme doit savoir s'arrêter sur une œuvre pour considérer ses qualités intellectuelles et artistiques. C'est le but que se propose avec ardeur l'auteur de cet article, auteur que nous connaissons bien puisqu'il s'agit d'un de nos anciens élèves, âgé de vingt-cinq ans qui est venu renforcer le corps professoral de notre chère petite école.

Rappelons que Brasillach eut une ultime entrevue avec le magistrat qui avait obtenu sa condamnation et qu'il lui tint ces propos : « Je ne vous en veux pas, Monsieur ; je sais que vous croyez avoir agi selon votre devoir. Mais je tiens à vous dire que je n'ai songé qu'à servir ma patrie. Je sais que vous êtes chrétien, comme moi ; c'est Dieu seul qui nous jugera. » Puis il ajouta : « Consentirez-vous à me serrer la main ? » Le commissaire du gouvernement la lui serra longuement.. Ph. H.

Six février mille neuf cent quarante-cinq.

En plus d'un demi-siècle, les études n'ont pas manqué. Tout ce qu'il y eut en France de libre intelligence, dans les générations de l'après-guerre, s'intéressa à l'écrivain trop tôt disparu. Aujourd'hui même, on en parle dans nos journaux de droite, plusieurs de ses œuvres sont encore en vente chez nos libraires. Pourtant, le temps passe, la génération montante pousse l'ancienne de l'épaule (comme eût dit Bossuet) et, d'ici à vingt ans, il faut à tout prix que la connaissance de nos vrais, de nos bons écrivains du vingtième siècle soit précisée et transmise. Pour que nos trésors littéraires ne deviennent pas aussi énigmatiques que les figures de l'Île de Pâque... (Jean de Viguerie).

L'on sait, hélas ! comme l'instruction officielle est menteuse à cet égard et a même ses répercussions dans les écoles catholiques où la préparation du baccalauréat nuit tant soit peu à l'étude des chefs-d'œuvre authentiques... Vous préparez l'examen ? alors, à moins d'une indépendance rarissime, vous êtes obligés de vous incliner devant la républicaine République des Lettres : Voltaire, le libérateur, Rousseau et Hugo en tant qu'ils sont chantres révolutionnaires, Camus, Sartre et autres gauchos. Bien pire, vous devez encore perdre votre temps à commenter, à la virgule près et selon une interprétation pré-indiquée, des livres mal écrits, sans style et sans pensée ; vous êtes forcés de négliger ce qui vous plairait, formerait votre intelligence et votre goût.

Oui ! on étouffe, en France, dans les classes de Lettres (et peut-être même en de nombreuses universités ?). Les années du baccalauréat, faites pour donner le goût de la littérature, vous dessèchent : soit vous serez dégoûtés, soit vous entrerez dans le système. Comme on a l'art de rendre rébarbatif le poème le plus gracieux, la scène la plus vivante ! Aujourd'hui, le moindre lycéen se sent un devoir de conscience d'apprendre par cœur toutes les figures de style jadis réservées aux spécialistes grammairiens, et d'en farcir ses copies : registres, champs lexicaux, métonymies, prolepses, synecdoques, oxymore mélioratif, anaphores accumulatives, et parataxes et anacoluthes... et surtout le chiasme chéri... « Ah ! que cela est beau ! » doivent s'exclamer, extasiés, les descendants du *Bourgeois Gentilhomme* à la lecture de certains corrigés des *Annales*...

Autrefois, on savait faire mieux à moins de frais. Que voulez-vous, l'effort de nos universitaires et de l'Education Nationale va dans le sens d'une *connaissance plus raisonnée des mécanismes de compositions* et des procédés d'énonciation (programme officiel). Comme il faut bien recouvrir d'un vernis de science une étude sans objet, on arrive au paradoxe : étudier le plus savamment possible n'importe quel texte, pourvu ou non de signification. Ce qui dessèche les chefs-d'œuvre et voile la platitude ou la laideur des autres. Sans nier le

moins du monde le labeur de l'écrivain, avec autant de méthode, les grands critiques universitaires du début du siècle passé – Faguet, Lemaître – comme d'anciennes générations de chroniqueurs et journalistes, savaient étudier un poète sans pose ni verbiage alambiqué, même de façon scolaire. Cette tendance à la pédanterie fait passer la critique littéraire actuelle du domaine de l'art où l'avait élevé Sainte-Beuve à celui de la science technique. Autant dire qu'elle n'intéressera bientôt plus que quelques spécialistes... et qu'elle pourrait bien tarir cette féconde admiration qui devrait être première dans la jeune approche de tout chef-d'œuvre :

« Cette admiration sans bornes pour un aîné plein de génie se traduisait tout naturellement par des imitations, comme c'est la règle. Mais peut-être aucun écrivain ne peut-il devenir ce qu'il sera sans qu'une admiration féconde ne l'ait tout d'abord peiné. Car l'admiration est, sans mesquinerie aucune, un sentiment de peine, de manque : jamais je n'en ferai autant. Aussi faut-il, pour notre émerveillement, que Balzac ait admiré Walter Scott, ait désespéré de jamais l'égaliser. Parfois l'admiration a un objet médiocre, ce qui ferait sans peine songer qu'en elle seule est sa force, et non dans son objet... Quoi qu'il en soit, il y a de l'admiration et du désespoir à la base de toute carrière littéraire. » (PRÉSENCE DE VIRGILE)

Aux antipodes de l'étude de tant d'écrivains bâtards, la découverte de Robert Brasillach inspire cette même admiration, vertu de la jeunesse.

Ces quelques pages n'apportent donc rien de neuf sur l'écrivain et ne sont pas écrites pour ceux qui furent ses contemporains ou ressentirent l'émotion de sa disparition. Pour cette année 2005, pour le réconfort de nos maîtres qui l'ont défendu, aimé et commenté, afin que le visage de Brasillach reste vivant aux années à venir et ne soit pas qu'une ombre indécise – comme un ancêtre inconnu dont on ne sait rien que le nom – voici une sorte d'évocation de Brasillach. Elle ne paraîtra pas trop prétentieuse si l'on pense que la *Lettre de la Péraudière* est le reflet d'une œuvre d'éducation et que l'on a surtout voulu rappeler à la connaissance des lecteurs le trésor d'un patrimoine. Deux volets donc, dans cette étude : un aperçu de l'œuvre de Brasillach critique littéraire et un regard sur le poète des *Poèmes de Fresnes*.

Ne sera-ce pas une bouffée d'air frais, dans une atmosphère empestée ou sentant son collège après une séance d'examen ? on ouvre la fenêtre et les oiseaux chantent et au lieu d'un plafond où brillent les néons, c'est le grand ciel bleu, très haut.

* * *



Né à Perpignan le 31 mars 1909, Robert Brasillach (photo ci-contre) avait perdu son père en 1914. Il passa brillamment par le lycée Louis-le-Grand et l'École Normale Supérieure.

A vingt ans, il écrivait *Présence de Virgile* (1931). Les Lettres le passionnaient et comme il était précoce ! La jeunesse et l'amour de la vie s'alliaient en lui à la réflexion et à l'analyse subtile de l'âme.

« Le poète est celui qui a de tous les hommes le moins envie de perdre sa jeunesse, de la jeter par-dessus bord, comme un lest facilement sacrifié. »

Son premier ouvrage était émaillé de pensées originales sur les divers âges de l'homme, la psychologie, la littérature :

« Pour Virgile, comme pour d'autres, l'enfance était dans cette succession indicible de colorations où il n'y avait rien de précis. »

« Il ne savait pas qu'il obéissait alors à la loi alternée de la jeunesse, toujours écartelée entre l'exaltation du renoncement total, et l'amour effréné du monde. »

Il avait le don de ressusciter Virgile, s'identifiant à son âme comme il le ferait pour Corneille, mêlant adroitement l'évocation intime du personnage à l'histoire, à la critique littéraire. Sans composer pour autant un roman historique :

« Mais, même lorsqu'il ne racontait pas des souvenirs matériellement personnels, Virgile semblait toujours faire des confidences, sur un ton tremblé, mystérieux, où passaient le regret, l'amour de la vie, sa sensualité, sa tristesse, son amitié pour la mort. Toujours, il prendrait profondément le cœur par cette incantation à peine chuchotée qui est le propre des très grands poètes, par la confiance où il mettrait ses auditeurs avec ses plus chers secrets, ses rêves, la couleur de ses nuits ou de son enfance, par le geste amical et triste qu'il avait pour prendre le lecteur par les épaules, comme un frère... » (PRÉSENCE DE VIRGILE)

❖ La critique littéraire

Dès l'âge de vingt-deux ans, Brasillach fut appelé à rédiger la chronique littéraire de l'Action Française. Il collaborerait à d'autres journaux. La plupart de ses pages ont été rassemblées dans les *Quatre jeudis* et *Portraits*. En lisant ces lignes, c'est un souffle d'indépendance, d'intelligence pénétrante, qui vient vivifier le lecteur du 21^e siècle.

Bien sûr, on ne peut être toujours d'accord avec un critique, surtout un journaliste soumis aux aléas de l'actualité et obligé de s'exprimer rapidement sur ses contemporains.

Brasillach était cependant un lecteur impressionnant qui connaissait ses classiques grecs, latins et français à merveille, ne craignait pas de lire trois fois Proust, de relire en un hiver le roman fleuve de Jules Romains pour en retirer une impression d'ensemble (pas très favorable, d'ailleurs), de se plonger quotidiennement dans les dernières parutions ; tout cela en une activité paisible. Avec une culture si étendue pour son âge, ce qui frappe chez lui, c'est une immense ouverture d'esprit. Il a laissé une grande fresque colorée, rapide, bien sûr, mais vigoureuse, de presque toute la production littéraire de la première partie du 20^e siècle. Il est donc intéressant de relever ici ses jugements sur quelques écrivains célèbres afin de manifester son talent de critique, même si le choix des auteurs et des textes pourra paraître arbitraire.

Il y avait un domaine où Brasillach allait se montrer sans pitié. C'est celui de la médiocrité, du mensonge, de la bêtise. Il fustigeait féroce­ment leurs auteurs et jusqu'aux derniers retranchements... Ainsi à propos d'une Histoire de France...

« La voici, la véritable histoire « anti-fasciste » de notre pays, résolument laïque, anticléricale, éclairée, magnifique ! Et vous croyez peut-être que ce n'est qu'une suite d'affirmations, d'extases plus ou moins poétiques, de crises de libéralisme ? Vous n'y êtes pas mon bon monsieur : il y a des preuves.

« Ainsi, vous vous étiez toujours douté, par exemple, que le christianisme n'avait jamais eu d'influence, et que pour tout dire, personne ne s'était même aperçu de son existence... Il (M. Bayet) nous explique avec condescendance que « pour peu qu'on y réfléchisse » (et Dieu sait s'il y a peu réfléchi !) le triomphe du Christ ne pouvait se produire : en effet, « les moyens de propagande faisaient défaut. Aujourd'hui, pour faire connaître une doctrine nouvelle, nous avons le journal, le livre à bon marché, l'affiche, le tract, l'image reproduite à des centaines de milliers d'exemplaires ; et pourtant nous savons par expérience combien il est difficile de répandre les idées neuves. » A qui le dites-vous, mon bonhomme ! Il est tout à fait saugrenu de penser, en effet que l'Eglise, avant l'invention de la T.S.F. et de l'œuvre, ait pu arriver à quelque chose. « Comment pourrait-elle atteindre les masses ? » La démonstration est lumineuse. » (M. Homais saisi par l'histoire – LES QUATRE JEUDIS)

Et cela continue bon train, avec force citations, et de cet humour qui fait plaisir. A la fin il ne reste plus rien d'un si savant ouvrage...

Pourtant, Brasillach était prêt à relever les qualités d'auteurs aux idées très éloignées des siennes et opposés entre eux, de Montherlant à Bernanos, en passant par Céline. Est-ce à dire qu'il se contentait de décrire, de poser les jalons d'un dialogue neutre et plat ? Non ; en donnant son avis, il procédait avec justice, avec ordre, pourvu qu'il y ait un minimum de vérité ou d'art.

Il savait en outre faire abstraction des simples engouements de son époque dans l'appréciation des hommes et des œuvres. De ces réputations surfaites, de ces modes passagères, il ne retenait que ce qui était vraiment valable devant les siècles littéraires.

Sur un écrivain et poète officiel très honoré jadis, l'impertinent Brasillach avait des vues particulières :

« Le grand malheur de M. Valéry a été de croire qu'il pensait... Mais il a voulu, au lieu d'être un sensuel, être un sensualiste, ce qui n'est pas du tout la même chose. Il a expliqué, il a abstrait, il a symbolisé. Il ne nous a pas raconté sa joie de vivre, son amour de l'eau marine, un matin, une plage, il a prétendu bâtir une philosophie sommaire sur ce qui n'aurait jamais dû être que des sensations. »*

et là-dessus, Brasillach faisait remarquer que les meilleures strophes et les plus célèbres de Paul Valéry sont les plus simples, comme cette évocation des morts :

*Ils ont fondu dans une absence épaisse,
L'argile rouge a bu la blanche espèce,
Le don de vivre a passé dans les fleurs !*

ou cette imitation de Racine :

*Et mes tristes regards, ignorants de mes charmes,
A d'autres que moi-même adresseraient leurs larmes...*

et il concluait :

« Le délicieux poète de second ordre qu'il aurait dû être, nous tâcherons de le deviner dans les vers du Narcisse et du Cimetière. Pour le reste, M. Valéry nous intéressera encore quand il nous parlera de littérature et qu'il fera des préfaces à un écrivain qu'il aime. Nous sommes sûrs qu'il abordera avec netteté deux ou trois problèmes d'esthétique qu'il est incapable de résoudre... »

Qu'il soit dit en passant, pour les amateurs d'obscurités, Brasillach ne méprisait pas du tout les poètes symbolistes et même certains surréalistes. Il y retrouvait une tendance constante de l'histoire de la littérature. La poésie alexandrine grecque et latine aimait déjà obscurcir ses poèmes ; la construction des mythes provient du goût des hommes pour le merveilleux : les vieux contes ne nous sont-ils pas familiers uniquement parce que nous les avons entendus dans notre enfance ? *« car c'est la clarté du langage qui laisse le mieux paraître l'obscurité des choses. »* Il ajoutait finement : *« L'important, n'est-ce pas ? c'est la vraie obscurité et non une obscurité fabriquée, une obscurité de simili »...*

En dehors des influences contemporaines, ce jeune homme de vingt-cinq ans avait une grande faculté d'analyse : ainsi, par exemple, il comparait André Gide à Rousseau, à cause de ses nombreux admirateurs :

« C'est une invention du 19^e siècle, ou peut-être même du 20^e : on aime chez un écrivain non point le créateur, mais l'homme qui est une créature de soi-même, qui s'est composé dans le temps et l'espace une figure originale... La célèbre phrase d'Oscar Wilde : « J'ai mis mon talent dans mes ouvrages et mon génie dans mon existence », semble la clef de cette maladie de notre siècle. » (LES QUATRE JEUDIS)

Brasillach comprenait ce succès du *gidisme* en avouant la sympathie de la jeunesse

* Dans le sens d'un poète qui s'attache à décrire toutes les sensations de la vie de manière artistique et non nécessairement mauvaise.

pour cet apologiste de l'évasion :

« Bon gré, mal gré, il faut avouer que dans la manière de concevoir le bonheur de beaucoup de jeunes hommes d'aujourd'hui, il y a un peu de Gide. Même s'ils ne croient pas à ce maître, même s'ils détestent son influence. »

L'hédonisme de Gide n'était, en effet, qu'une étape vers l'individualisme le plus dénaturé, même s'il avait une sorte de grandeur stoïcienne, puisqu'il faut se libérer de tout pour être soi-même :

« La seule doctrine explicite de Gide n'a jamais consisté qu'à nous demander la réalisation parfaite de soi. La doctrine est belle, c'est vrai, et grand l'effort. Il est bon de réclamer cela aux hommes. Voilà en quoi l'œuvre de Gide peut servir à chacun de nous. Mais lorsque nous nous serons réalisés, que ferons-nous ? »

Le critique juge donc la « sagesse » de Gide à la lumière de principes supérieurs :

« Le renoncement qui se fait pour soi seul, et non par rapport à une vérité supérieure, ne peut avoir aucune postérité véritable. »

bien plus, avec des principes chrétiens :

« Dépouillé de Dieu, dépouillé du monde extérieur, voici qu'il a tout rejeté. Il a cru que ce dépouillement était celui que recommande l'Évangile. En réalité sa personne, sa magie, son charme, tout cela s'appauvrit comme s'appauvrit son style... (Brasillach parle de son pseudo-classicisme) Rien ne peut être plus à l'opposé, ne disons pas seulement du christianisme... mais des simples conditions de la vie terrestre. » (LES QUATRE JEUDIS)

Le chroniqueur littéraire eut également des remarques acerbes à l'égard de François Mauriac, au point qu'il demandera de faire supprimer ses critiques dans la réédition de ses œuvres, par reconnaissance pour le romancier qui aura pris sa défense en janvier 1945. Pourtant Brasillach avait bel et bien écrit des pages clairvoyantes sur ce curieux « grand catholique » :

« C'est ici qu'il nous faut réfléchir. Je n'ai aucune qualité pour juger des vérités théologiques, mais enfin, puisque Mauriac y appuie sa création, il nous faut bien, si étrange que cela paraisse, en parler. Sans doute est-ce une vérité de foi que la grâce souffle où elle veut, que Dieu sauve qui il veut. Et je trouve cette vérité de foi excellente pour rabattre l'orgueil des personnes bien-pensantes et bien-vivantes... Un des mots les plus profonds d'un des plus grands docteurs de l'Église est que tout sert, même les péchés, etiam peccata. On n'exagérerait pas beaucoup en disant même et surtout les péchés. Encore faut-il que ces péchés ne soient point chéris comme la voie normale du salut. Encore faut-il que le metteur en scène de ces péchés ne finisse pas par nous persuader (malgré lui, on le suppose) qu'on doit les aimer parce qu'ils nous mènent à Dieu, et que plus on est bas dans le mal, plus on est proche de Dieu. » (A PROPOS DES ANGES NOIRS)

Après tout, on se demande finalement qui connaissait mieux son catéchisme, de Mauriac ou de Brasillach... Polyeucte avait appris à celui-ci que « dans toute mise en scène d'une vérité psychologique, il faut prendre garde : car l'action y est invisible, l'action y est du domaine de la grâce. »

Cet étrange Brasillach, si muet sur Dieu dans ses propres œuvres, apparemment éloigné de la pratique religieuse, comment trouvait-il de telles paroles pour analyser les écrits de ses contemporains ?

Une sagesse trop païenne, un goût de la poésie sensuelle faite de tous les plaisirs de la vie le portaient à des appréciations probablement plus contestables ; il accordait à la jeunesse, au mouvement, à la vie temporelle une valeur extrême par rapport à la pure sagesse chrétienne. Pourtant, s'il avait été réellement matérialiste, comment aurait-il pu écrire une étude si admirative d'un livre, aujourd'hui oublié, d'Alphonse de Châteaubriant ? *La Réponse du Seigneur* narrait la rencontre d'un jeune écolier et d'un vieux châtelain mystérieux

et mystique. Ce dernier croit avoir trouvé un disciple et lui explique tout ce qu'il a compris de la vie : il faut *contempler*.

« M. de Mauvert, (le vieux châtelain) dans des pages riches d'une intense vie spirituelle, en fait la règle d'or qui doit mesurer nos actions. L'homme créé à l'image de Dieu doit à son tour se modeler sur Dieu, sous peine de mourir... Le mal est venu de ce que l'homme se contemplant, s'aimait, s'admirait, se réfléchissait, au lieu de réfléchir Dieu... »

« Ce livre, de toute manière, est une protestation magnifique contre les conceptions égoïstes de la vie, mais une protestation qui ne se contente pas de dire : non, – qui construit. Un tel livre, rugueux, enthousiaste et grave, d'un dessin passionné et parfois naïf, comme celui d'un imagier, et en réalité d'un art tout en profondeur, en force, savant sans le laisser voir, est plein des qualités les plus rares. » (LES QUATRE JEUDIS)

Comment Brasillach pouvait-il comprendre et aimer un message si spiritualiste, contemplatif, – et nous étonner parfois par des accents plutôt matérialistes ?

La réponse se trouve sans doute dans son réalisme foncier. Cette démarche intellectuelle s'apparentait chez Brasillach à une attitude découlant de son caractère même, sans doute psychologique avant de devenir philosophique.

La voilà exprimée, cette prudente attitude d'esprit qui part de la terre, un peu courte au début, appuyée sur le sensible, mais qui s'en élève ensuite par une exacte connaissance de la nature humaine :

« Avant d'être un héros, un saint, un génie, il faut d'abord être. Cette vertu première est si nécessaire qu'on ne saurait rien imaginer sans elle. Toutes les métaphysiques folles oublient cette banale et première condition.

« Il ne s'agit pas, pour celui qui veut connaître la raison brillante des choses, de partir de principes abstraits, d'une idéologie, d'une fausse morale, qui ne pourraient que gâter tout. Il s'agit de partir de ce qui existe. » (LES QUATRE JEUDIS)

Brasillach écrivait ces lignes en commentaire de *Mes Idées Politiques* de Charles Maurras. Ce n'est pas par hasard si, dans *Portraits* comme dans *Les Quatre Jéudis*, son admiration pour le maître insiste sur son caractère de sain réalisme, *amour de la vie et du réel, haine de ce péché affreux qu'est l'idéalisme*. Il n'était pas toujours d'accord avec lui, comme beaucoup, mais savait reconnaître et saluer cette haute intelligence. Il en retenait surtout ce qui lui plaisait, ce contact de base avec la vie réelle d'où pourrait s'élever ensuite des idées sûres, quelques principes de politique naturelle remis sous nos yeux avec force et clarté (n'est-ce pas ce qui demeure de plus universel dans cette œuvre, encore aujourd'hui ?).

De la mise en valeur des moindres qualités d'un Gide, et de tant d'autres, jusqu'à l'estime des écrivains les plus hauts, l'œuvre critique de Robert Brasillach montre donc non seulement une grande et remarquable ouverture d'esprit, mais encore un cheminement caché et constant vers la pleine lumière.

En 1938, il acheva une étude remarquable sur Corneille, reprenant avec plus de maîtrise les procédés de *Présence de Virgile*. Car Brasillach aimait beaucoup le théâtre et suivait avec attention les productions de la scène contemporaine (comme du cinéma). Il sut donc redonner vie à Pierre Corneille, révéler la production immensément variée de celui qu'il nommait notre Shakespeare, bref, dépoussiérer l'image d'un homme que certains manuels scolaires avaient barbouillé : des professeurs simplistes faisaient jadis de Corneille un maître austère de grandeur d'âme, une espèce de don Diègue moralisateur.

On pense effectivement au Cid dans lequel Brasillach voyait le triomphe du romanesque, le centre du génie de Corneille, et toujours, le charme vainqueur de la jeunesse :

« On comprend que cette œuvre unique dans notre langue ait toujours conservé sa faveur. Jamais Corneille ne retrouvera cette grâce, cette jeunesse. Il y a résumé toute son expérience pas-

sée, et elle clôt un cycle. Il y a peut-être résumé ses déceptions amoureuses personnelles, en tout cas ses rêves d'adolescent, le mythe qui lui est si cher de deux enfants séparés par les vieillards, ses lectures, ses ambitions romanesques et aussi le système dramatique pour lequel il était fait...
...Tel est *Le Cid*, comme il apparut à une autre jeunesse, voici trois cents ans, le premier chef-d'œuvre complet de notre théâtre, certes, mais aussi l'image d'une jeunesse aventureuse, aimant l'amour et le danger, rayonnante. » (CORNEILLE)

Pour revenir à ce que nous apporte Brasillach, à ce qu'il peut apporter à la jeunesse étudiante d'aujourd'hui, il y a certes une distinction entre la grande critique littéraire qui était son œuvre et les commentaires que peuvent donner des maîtres à leurs élèves.

Pourtant, simple professeur ignoré, Luce Quenette n'avait pas non plus besoin de termes savants, pour présenter à ses élèves des explications si profondes qu'elles rejoignent la meilleure critique. Justement, voilà ce qu'elle disait du *Cid*, d'une manière toute nourrie de Péguy (« ce désordonné génie », eût dit Brasillach), et très éloignée des « professeurs aveugles » :

« Il est facile de relever tous les passages du Cid où est expliqué clairement que l'honneur et l'amour sont également dignes de louange et ne doivent pas être sacrifiés l'un à l'autre ; enfin il est encore plus aisé de constater qu'à la fin de la pièce Rodrigue et Chimène, toujours pleins d'honneur, sont plus épris l'un de l'autre que jamais. C'est bien le danger du Cid qu'avaient compris les contemporains puisque, plaisamment, les jeunes gens souhaitaient de gagner un cœur à la manière de Rodrigue par le meurtre d'un beau-père !... En effet, dans le Cid, tout le chef-d'œuvre consiste à nous démontrer que « l'Amour est honoré d'Honneur et l'Honneur est aimé d'Amour ». Le va-et-vient est continu entre eux, de plus en plus clair, de plus en plus fort et les deux entrevues entre les deux amants sont comme les deux réussites de ce miracle d'union. « Qui l'eût dit », « qui l'eût cru » que le véritable conflit cornélien était cela ? et Rodrigue et Chimène s'en tirent à force d'intelligence et de grâce ; ils montrent à tous que dans un honneur sans tache vit un amour incomparable. »

L'œuvre critique de Robert Brasillach de même que, dans son ordre, cette citation un peu longue de notre fondatrice, prouvent que l'on peut très bien expliquer à des jeunes gens les trésors de notre littérature dans l'esprit de la grande critique, sans tomber dans l'ennui de la technique pure, pour tout dire, dans le barbant.

Marie Madeleine Martin, elle, espérait que l'avenir saluerait « en ce jeune homme de moins de trente ans, le plus lucide et le plus ferme critique littéraire français qui ait paru depuis *Sainte-Beuve* ». Ce temps n'est pas encore venu, et pour cause ! Puisse-t-il venir au moins parmi nous... car Brasillach n'a pas que ce titre-là pour mériter notre estime.

* * *

❖ La poésie : les poèmes de Fresnes

Il y a surtout la poésie.

Puisqu'il s'agit d'elle, pourquoi ne pas rêver ? Imaginez ainsi qu'un jeune élève courageux présente au baccalauréat de français, sous la « perspective d'étude de la poésie », les *Poèmes de Fresnes* de Robert Brasillach. Nonobstant le politiquement incorrect qui ferait toujours regarder d'un air soupçonneux le jeune audacieux, ces poèmes seraient-ils appréciés en eux-mêmes ? On aurait beau relever le destin émouvant du jeune écrivain fauché avant de donner sa pleine mesure, sa poésie risquerait fort d'être qualifiée de simpliste, enfantine, par des oreilles accoutumées aux complications post-symbolistes d'un Mallarmé ou d'un Valéry, ainsi qu'aux folies surréalistes des successeurs d'Apollinaire. Une poésie limpide ne conviendrait-elle plus au 20^e siècle ?

M. Madiran écrivait en 1958 : « On nous publie beaucoup de poèmes ; des poèmes que l'on relit quatre fois pour les comprendre, et ensuite on les oublie. » Et il ajoutait que Brasillach avait fait ce qui ne semblait plus possible d'être fait. Quoique très jeune encore, le vigoureux cri-

tique n'en était pas à ses premiers vers ; des *Poèmes* avaient été publiés en 1944, où le mystère de la mort avait étrangement une grande place.

*Tu viendras comme un soir sur les bassins obliques,
Et ce ne sera pas si triste, chère Mort.*

Dans sa prose aussi, il avait l'art de chanter les petites joies de la vie avec une teinte discrète de mélancolie qui enveloppait tout son style :

« C'était un de ces soirs merveilleux où l'on sent s'arrêter le temps, cesser de couler la vie, et pourtant se clore une époque de l'existence, finir l'enfance ou la jeunesse... Cette soirée était non seulement la fin, mais le résumé des vacances de l'enfance. » (COMME LE TEMPS PASSE)

Oui, Brasillach était certainement un poète, un vrai poète. Ses romans reprenaient des thèmes de plus en plus familiers au lecteur : le souvenir de la jeunesse, la femme qui joue son dernier amour, les trésors d'affection des proches, le charme tremblant de toute la vie qui passe – le tout est éternellement en danger –. « Dans un univers littéraire si souvent dénaturé, Brasillach occupe une place à part et presque solitaire parce qu'il exprime des sentiments véritablement naturels, l'amour filial, l'amour conjugal, l'amour paternel, la sympathie pour les êtres, la gentillesse, le goût du bonheur » (Jean Madiran). Et par son art même, il était très loin du lieu commun c'est-à-dire de la banalité.

En une extraordinaire prémonition de sa destinée, le jeune écrivain parlait avec des accents étonnants de la mort à trente ans, faisait dire à ses personnages que « l'important est de ne faire qu'un avec sa propre course, même si l'on n'en aperçoit pas tout de suite l'aboutissement lumineux » (COMME LE TEMPS PASSE). M. Madiran a encore montré, avec grande profondeur, que ce jeune homme trop épris de la vie tendait insensiblement vers une transfiguration chrétienne de son œuvre et que, dès le début, le christianisme y était sous-jacent. Malheureusement l'air du temps lui avait légué ce préjugé que la religion est une affaire privée. Aussi, sans la pratiquer régulièrement, gardait-il une tournure d'esprit catholique, servie par un sens de l'honneur et un réalisme de tempérament. Vers l'accomplissement de Fresnes, un cheminement mystérieux était pleinement assumé par lui.

En septembre 1944, la mère de Brasillach, sa sœur et son beau-frère avaient été ignominieusement pris en otages. Sans hésiter aucunement devant cet acte héroïque, l'ancien directeur de *Je suis partout* était allé se livrer au commissariat, sachant très bien qu'il serait entre les mains des communistes triomphants.

De la sinistre prison de Fresnes décrite par M. Brigneau, saisie d'un froid horrible en cet hiver rigoureux de 1945, – et le temps de ce dernier mois pouvait nous en donner une idée – allait s'élever la voix la plus pure et la plus dépouillée d'un poète, avec *La mort en face*, soudainement doué d'une maturité exceptionnelle. Il retrouvait en fait une veine très pure de la poésie française classique, jaillie tout droit de la pensée : la poésie nue de la vérité, où le style vise à exprimer la pensée le plus clairement possible, « revêtant l'idée d'images sensibles non pour la voiler, mais pour mieux l'exprimer » (Luce Quenette). C'est pourquoi on n'y trouvait pas d'images éblouissantes, d'effets plastiques étonnants, de recherches d'ambiance, de raffinements de rythme ou d'obscurcissements étranges. Le prisonnier souriant et sans haine, emmitouflé sous ses couvertures, écrivait tout le jour, lisait et conversait en même temps avec ses compagnons ; le futur condamné à la peine capitale, simplement s'exprimait et copiait

*... d'une plume qui grince
... ces chansons un peu minces.**

... minces par leur modestie, leur dépouillement, non par l'inspiration et le génie qui allaient jaillir de cette jeune intelligence. Que voulez-vous ! Lorsqu'on va mourir, on ne

* M. Madiran faisait remarquer que cette dédicace à Me Isorni ne se rapportait qu'aux premiers poèmes, publiés clandestinement.

sort pas les grands jeux ni des fanfares ronflantes ; ce n'est plus le temps des *Fêtes galantes* où l'on flirte et chantonne à mi-voix ; ce n'est plus le moment d'une méditation à distance sur un *Cimetière marin*... Mais la noblesse, la profondeur, ce qu'il y a de plus pur s'expriment intensément ; on veut donner de soi l'image la plus haute et faire une œuvre belle le plus simplement possible.

Ronsard, au 16^e siècle, La Fontaine aussi à ses derniers moments, nous avaient déjà donné de cette veine là :

*Il faut laisser maisons, et vergers, et jardins,
Vaisselles, et vaisseaux que l'artisan burine...*

Villon surtout, au 15^e siècle, qui, pour ses vilénies, s'était trouvé bien près d'être pendu et rappelaux hommes leur état de pécheur :

*Frères humains, qui après nous vivez
N'ayez les cœurs contre nous endurcis...
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.*

Enfin il y avait eu Chénier...

Brasillach venait après cinq siècles de poésie française. N'y avait-il plus rien à dire ? Si. Rappeler le classicisme éternel des plus grands, faire une poésie apparemment modeste mais difficile par son intériorité, sa vérité poignante, sa spiritualité. Aussi nous émeut-elle au plus haut point et nous savons bien que ce n'est pas là une émotion facile ou vulgaire. C'est beau.

Les *Poèmes de Fresnes* forment un recueil écrit du 22 août 1944 au 6 février 1945. Il comprend vingt-cinq pièces. On y trouve quatre sortes de poèmes : des chansons, des élégies, des pièces lyriques et des élévations.

❖ D'abord des **chansons** : les vers libres de *Je ne sais rien*, les paysages de la prison, des rêves et des impressions fugitives extrêmement délicats :

*Vienne la nuit que je m'embarque
Loin des murs que fait ma prison...
O Nuit, ô seul trésor pareil
Pour l'homme libre et le proscrit,
Je t'ai donc retrouvée, merveille,
Après trois ans te revoici ! *
Je me rends à ton cher soleil
Enlève-moi comme jadis.*

(VIENNE LA NUIT)

La situation étrange où il se trouve – être en prison – lui fait se rendre compte de la fraternité des prisonniers :

*C'est à vous, frères inconnus,
Que je pense, le soir venu,
O mes fraternels adversaires !*

(LES NOMS SUR LES MURS)

L'actualité des ARB est mise régulièrement à jour sur notre blog :
<http://arb6245.over-blog.net/>

